

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Montréal, samedi 25 février 1989

LES VERSETS SATANIQUES

Quand la politique se mêle de religion

DANIEL RACINE

IMAGINEZ UN INSTANT... vous êtes né dans un autre monde, celui de l'Islam. Dès votre plus jeune âge, toute votre vie repose sur l'enseignement du Coran. Allah est Un, et Mahomet est son Prophète. Le Coran est divin, descendu du ciel, Mahomet en est le sceau, le dernier. C'est l'archange Gabriel qui lui en a transmis les 114 sourates au cours de 23 années dans la grotte d'Héra. Tôt le matin, vous faites vos ablutions avant la première des cinq prières de la journée. Vous vous prosternez alors vers la Mecque, la ville sainte du Prophète, la perle de l'Islam.

En fait, même si vous ne comprenez pas l'arabe classique du Coran, le Livre régit tous les domaines de votre existence. Vos imams (docteurs de la Loi) vous expliquent ce code religieux, politique, pénal et juridique. Ce cadre de référence conditionne toutes vos démarches, vos rapports sociaux, votre vie sexuelle et vos pensées les plus secrètes.

Et voici qu'un incroyant britannique, d'origine indienne et musulmane, vient vous insulter en s'amusant, dans un roman profane, *Les Versets Sataniques*, à écrire les pires outrages contre Allah, son Prophète et sa ville sainte !

Sous le couvert de la fiction et du surréalisme, Salman Rushdie transforme son personnage Gibril en archange Gabriel, lui

permet de voir Dieu (ce qui est blasphématoire, tout comme dans le judaïsme), lui-même un personnage ridicule : le Tout Puissant a des pellicules, devient chauve et porte des lunettes. En plus, il se présente comme « le copain d'en dessus ». Quant au Prophète, il fréquente un bordel appelé « le Voile », claire référence au voile qui couvre le visage de toute musulmane qui se respecte ! Aïcha la prostituée inspire le Prophète, tandis que Salman, le scribe, fausse ou altère le message sacré et définitif.

Bien sûr, le Prophète ne s'en aperçoit même pas. Ainsi, le Coran n'est plus qu'une fantaisie ! Mais Rushdie n'en a pas terminé avec son entreprise de profanation : Abraham, le père sacré de tous les vrais croyants, ne serait qu'un bâtard... Enfin, Mahomet est identifié au diable, et la très sainte Mecque où vous vous promettez de faire un pèlerinage est appelée Jahilia, c'est-à-dire ignorance et obscurantisme.

L'atteinte est ironique et mordante, plutôt méchante pour quiconque ne sympathise pas à l'exaspération et à la révolte de l'auteur qui, dans notre monde occidental, nous rappelle Sartre (*Le diable et le bon Dieu*), Kazantzaki et le cinéaste Scorsese (*La dernière tentation du Christ*), ou encore, dans le monde juif, les insolences d'un Hellyer (*Dieu sait*). Mais il faut vraiment avoir vécu au rythme d'un pays

Voir page Versets: D - 6

HÉRITAGE

L'esprit d'entreprise reste dans la famille

GUY FERLAND

LA MAISON d'édition Héritage n'est pas située à Trois-Pistoles et n'a rien à voir avec Victor-Lévy Beaulieu. Elle est plutôt sise à Saint-Lambert et son directeur général, Jacques Payette, est un homme énergique qui a plein de projets en tête.

L'année dernière, l'entreprise célébrait son 20^e anniversaire; pas de mortalité et de succession difficile en vue. Son chiffre d'affaires s'élève cette année à quelque \$ 10 millions et une centaine d'employés y travaillent.

La petite histoire d'Héritage est placée sous le signe de la continuité et de l'expansion. Au début des années 20, Georges Payette, le père de Jacques, fonde une imprimerie à Saint-Jean-sur-le-Richelieu. On y imprime des faire-part, des cartes de décès, des feuillets paroissiaux, des hebdomadaires, etc. La maison grossit progressivement, sans heurts majeurs. Jacques Payette y travaille très jeune, comme courriériste, tout en poursuivant ses études jusqu'au cours classique. Il s'inscrit alors en arts graphiques pour apprendre toutes les techniques avancées de l'impression (les ficelles de son métier).

Revenu à l'imprimerie familiale, où son frère et ses soeurs travaillaient également, Jacques prend l'initiative d'installer une papeterie à l'avant de l'entreprise, l'une des premières au Québec au début des années 50. « J'y vendais des effets scolaires et des livres, souligne-t-il. Mais un feu a détruit toute une partie de

Voir page Héritage: D - 6

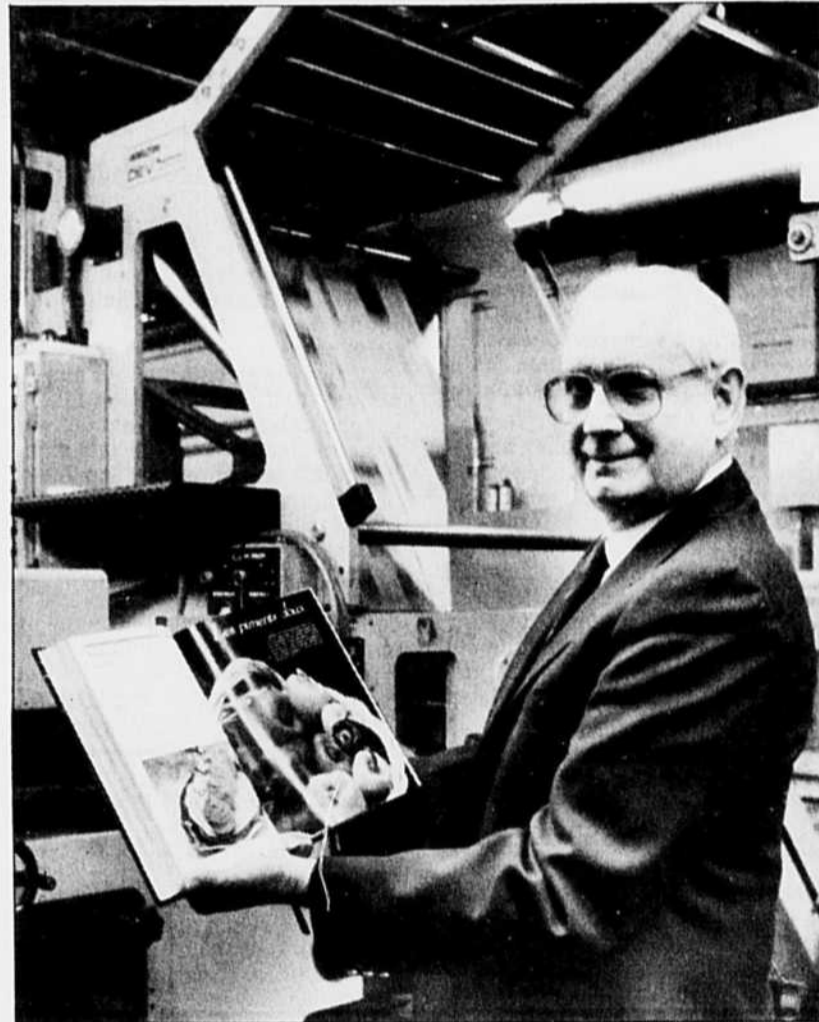


PHOTO JACQUES GRENIER

Jacques Payette devant une de ses presses avec un de ses best-sellers.

13, rue de Buci

Pédagogue, comédienne, mélomane, Charlotte Boisjoli est aussi écrivain. Elle a publié deux recueils de nouvelles, *La Chatte blanche* en 1981 et *Le Dragon vert* en 1983. Elle s'aventure dans le policier avec *13, rue de Buci* publié par XYZ, dont voici quelques lignes.

CHARLOTTE BOISJOLI

LE LENDEMAIN, Leroy se rend à la Ville en bois. Quand il arrive chez la vieille Amélie, il la trouve assise sur le pas de sa porte, ses cheveux blancs lumineux flottant sur ses épaules, une vipère autour du cou. Il a cherché longtemps la maison enfouie dans un bosquet de petits arbres rabougris : le vent, le sel, ont empêché leur plein épanouissement. Les gens à qui il a demandé son adresse indiquaient un lieu vague d'un geste frou, imprécis :

— C'est par là, j'ai cru bien, a répondu un homme robuste, la poitrine sanglée dans son chandail de marin, le visage rougi, tanné par le poudrin, la méfiance dans l'oeil.

Le commissaire a fini par trouver, comprenant maintenant la défiance des uns, la suspicion des autres. La femme saisit une longue aiguille fichée dans son corsage. Le collier d'anneaux tressaille, se serre sur son col. La bête a-t-elle deviné ce qui l'attend ?

— Hé, ho ! Tranquille, ici.

— Vous n'avez pas peur de vous faire piquer ? questionne Leroy, pas rassuré du tout.

— Un vipéridé, ça pique pas, monsieur, ça mord.

Elle empoigne le serpent par la tête, de chaque côté de la mâchoire, presse légèrement, le reptile se déroule en frétilant. Leroy a-t-il perçu un sifflement ? La guivre sort une langue rouge de sa gueule maintenue ouverte. On voit les crocs pointer. La vieille trifouille sans gêne avec son aiguille autour des dents de l'animal. Le commissaire, est-ce par discrétion, détourne la tête, fait mine d'être très intéressé par autre chose. Il balaye du regard le jardin délabré, avec aux lèvres la moue de celui qui cherche d'un air faussement indifférent. Quand son regard se glisse de nouveau vers la vieille Amélie, il constate qu'elle a déposé un liquide verdâtre dans une sorte de ramequin. Le serpent grimpe en rampant sur son ventre et vient se lover au creux de son épaule, comme soulagé.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mon bon monsieur ?

Elle se lève et prend le récipient contenant le poison. Va-t-elle concocter quelque bouillon d'onze heures ? Au moment où il pense cela, une pendule ancienne sonne dix coups tremblants, des trémolos accompagnés en sourdine par des grincements rouillés du ressort fatigué. L'horloge est loin d'être jeune : tavelée, piquée des vers. La vieille lit-elle dans sa pensée ? Elle corrige avec la rectitude qu'elle semble affectionner :

— Ce sont des capricieuses qui ont fait ça. Des cérambyx : pots à cornes les méchantes bêtes. Ça creuse des galeries interminables dans le bois, ces coussons.

Leroy examine des peaux de batraciens, de reptiles divers fixées au mur à l'aide de pointes : une salamandre, quelques tritons, des crapauds de différentes tailles, l'enveloppe ternie d'un varan, il en a vu d'impressionnants sur les bords du Nil, autrefois. Au fond de la cuisine, dans une cage, une famille d'iguanes ; une autre plus grande renferme des chauves-souris.

— Vous élevez des vampires ?

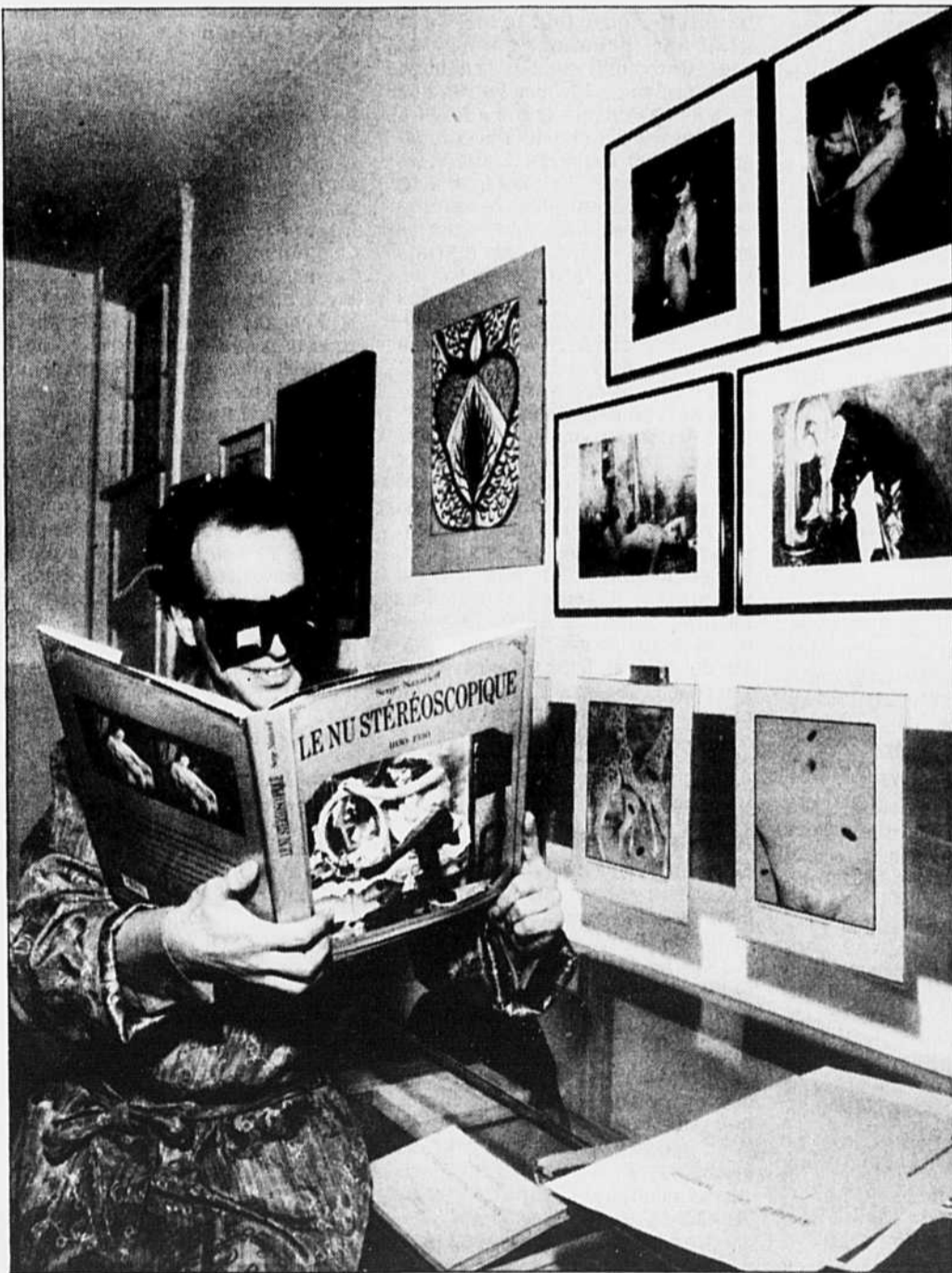
Elle le regarde de ses yeux ardents, bleu de cobalt :

— Ce sont des pipistrelles. Que cherchez-vous au juste ? Qu'étes-vous venu m'ennuyer avec vos sottises questions ?

À quel animal les anciens attribuaient-ils le pouvoir de tuer par son seul regard ? Les prunelles d'Amélie

Voir page Inédit: D - 6

Des collectionneurs culottés



Le libraire François Côté et le nu en stéréoscope.

PHOTO JACQUES GRENIER

GUY FERLAND

QUARANTE INDIVIDUS à l'aspect louche zieulent la marchandise. Les regards concupiscents s'entrecroisent. Quelques experts tâtent la chose, la soupèsent, sentent avec délicatesse. On discute sur les avantages d'un des objets par rapport aux autres, sur son âge avoué ou réel, sur la qualité de l'emballage et la fermeté des éléments, la tenue des plis, le duveté de la peau, sa rousseur, sur les mouillures qui émaillent les tissus, sur les épidermures, sur les légères fentes, sur les dos ornés de dentelle en queue, sur la coiffe. On n'en finit plus de deviser ainsi sur le fond et la forme.

« C'est une sainte, dit l'un. » « Non, une dévotion plutôt, répond un autre. » « En tout cas, reprend un troisième, elle doit aimer Dieu, c'est certain. » Les trois comparses, sûrement professeurs de théologie à quelque université, sont devant des photographies d'une jeune fille qui se dénude en tenant des icônes. À côté, quelques peintures chinoises sur soie du 19^e siècle pas piquées des vers (\$ 1,600). Les visiteurs sautent d'une reproduction à l'autre. D'une pièce rare à une autre de collection.

Quelqu'un entre et lance, en franchissant le seuil : « Je suis ouvert... à toutes les propositions... » Un autre laisse tomber, complice : « Bonsoir, la dissidence ! », tandis qu'un troisième commente de façon experte : « Ce sont des sujets d'actualité. »

Tout ce beau monde est réuni à la librairie de François Côté (1840, rue Amherst) pour le lancement de l'exposition « Curiosa-Erotica. L'enfer. La fête ». Sous les auspices du Divin Marquis et de Marcel Duchamp, érotologues émérites, l'exposition de gravures, photographies et livres rares se poursuit jusqu'au 11 mars.

Le matériel en vente provient principalement de deux fonds. Celui de Michel Brisebois qui avait lui-même récupéré la bibliothé-

que scandaleuse de Jean Leduc, grand docteur et collectionneur en cette matière. On se souvient des éditions Cul Q, du même aventurier, dont on retrouve quelques volumes dans la librairie. Et le fonds de Normand Houde, libraire à Saint-Lambert et amateur de belles pièces... de collection.

Tous leurs objets de valeur, qui touchaient de près ou de loin à « la » question, sont étalés là, à la vue de tous, librement soumis à la convoitise. Il faut se retenir et sublimer, tel que le conseillait en pareil cas le docteur Freud. Mais la tentation est grande de toucher et de sortir de son pantalon l'appareil compromettant — entendre un portefeuille — et d'acheter.

Où que les yeux fureteurs des visiteurs aillent, une nouvelle proie se dévoile. Que ce soit l'édition originale des *Liaisons dangereuses*, de Pierre Choderlos de Laclos (1782), ou *Les Princesses malabares*, ou le *Célibat philosophique*, de Nicolas Lenglet Dufresnoy (1734, \$ 250), ou *La Laideur aimable*, et *les dangers de la beauté*, de Pierre-Antoine La Place (1752, \$ 115), ou *Le Diable boiteux*, d'Alain-René Lesage (1726, \$ 135), ou le *Code de Cythère*, ou le *lit de justice d'amour*, de Jean-Pierre Moët (1746, c'est-à-dire 1746, \$ 145), ou *Le Chien après les moines*, du comte de Mirbeau (1869, \$ 55), ou *La Vie et les aventures de la jeune Olinde*, écrite par Elle-même à un *Gentilhomme de la campagne*, avec les *billets d'une jeune Dame à son Amant*, d'un anonyme

(1741), ou *L'Éloge de la fessée*, de Jacques Serguine (1973, \$ 20), ou *De l'utilité de la flagellation dans la médecine et dans les plaisirs du mariage*, de J.-H. Moebius (1909, \$ 75), ou des cartes postales, ou des études de nus, ou d'autres visiteurs, on ne peut pas s'empêcher de scruter et de cogiter.

Pour se donner contenance, on aborde gentiment deux jeunes filles qui sont en train de lire Sade dans le sexe, heu... !

— Bonsoir, que pensez-vous de ce li-

Voir page : D - 6



KILMA
un voyage
au bout du cœur

Marie-Thé Brûlon

récit 342 pages — 22,95\$

Blessée par le cancer et le divorce, l'auteur part à découvert au pays des cœurs simples... Au fil des rencontres, elle se tisse du dedans, elle guérit!

Stanké

Les éditions internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

L le plaisir des Livres

Vu du balcon

VIVE LE QUÉBEC LIBRE
Dale Thomson
Toronto, Deneau Publishers
1988, 324 pages.

PAUL-ANDRÉ COMEAU

VOILÀ un grand livre ! Après des années de recherche, quelques centaines d'entrevues menées des deux côtés de l'Atlantique, le professeur Dale Thomson, de l'université McGill, vient de publier ce qui constitue l'ouvrage définitif sur les relations entre le général de Gaulle et le Québec. Écrit dans une langue parfaitement maîtrisée, l'auteur de biographies de Louis Saint-Laurent et Jean Lesage apporte du même coup une contribution majeure à l'histoire des premiers pas du Québec sur la scène internationale. Dans un cas comme dans l'autre, la démarche est passionnante, les résultats du plus grand intérêt.

Dale Thomson possède un véritable talent de conteur, admirablement servi par une patience et une minutie au chapitre de la recherche documentaire. À lui seul, son premier chapitre sur le personnage « de Gaulle » vaut le détour, selon l'expression consacrée. En moins de 20 pages, il réussit à brosseur le fondateur de la Ve République un portrait saisissant et complet tout à la fois, mais dont l'objectif est de servir de toile de fond à toute sa démonstration.

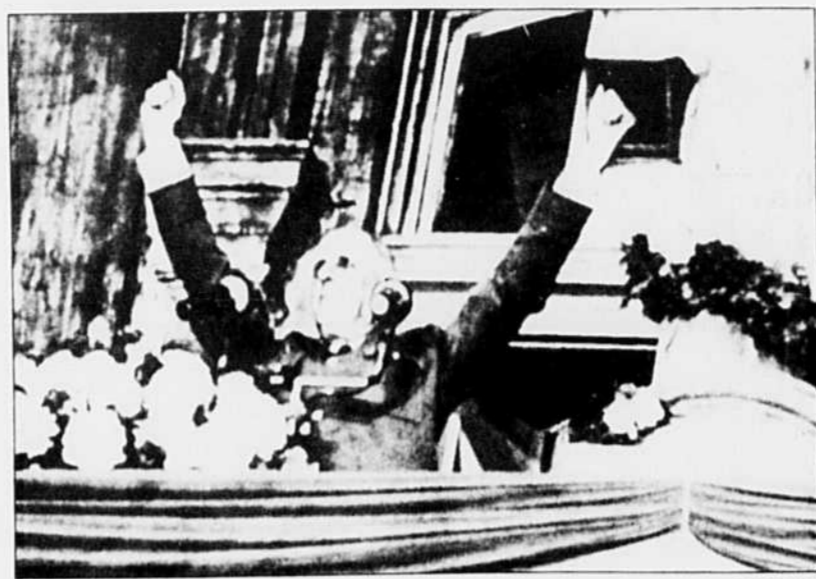
Au fil des pages, l'auteur retrace et relate les différentes rencontres entre le Québec d'avant 1967 et le général de Gaulle. Il prolonge la démarche menée il y a une dizaine d'années par René Lescop et lui ajoute une série d'informations inédites. En écrivant la petite histoire de la « capture » des îles Saint-Pierre-et-Miquelon par un commando de la France libre, M. Thomson laisse deviner les coups d'éclat

qui deviendront l'image de commerce de celui qui était alors le résident de Londres.

Toute la démonstration s'axe autour de la question fondamentale : que voulait de Gaulle au moment où il a lancé, du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal, le cri qui sert de titre à cet ouvrage ? Question mille fois soulevée ici, en France, dans de nombreuses chancelleries. Autant de réponses qui vont de l'effet d'une séniilité manifeste au grand dessein mûrement réfléchi.

Au terme de sa démonstration, Dale Thomson en arrive à une appréciation que ne renierait vraisemblablement pas le Général lui-même. Hanté par le remords de la trahison de la France en 1763, l'ancien président de la France a sincèrement voulu corriger cette lâcheté historique. D'où ses gestes en faveur d'un Québec qui émergeait de deux siècles de somnolence ou de patience tranquille. Des gestes qui ont permis au Québec de s'affirmer et de mieux propulser sa Révolution tranquille. En coïncant le gouvernement canadien, de Gaulle aurait également obligé Ottawa à modifier dans un sens plus positif ses relations avec la France et l'univers francophone. Bilan positif, conclut Dale Thomson, selon qui « l'histoire célébrera ce grand leader français, qui, à tort ou à raison au niveau des perspectives et des tactiques, a tendu la main au Canada français en signe de solidarité et d'affection ».

Quant au « Vive le Québec libre », le politologue de McGill l'interprète comme un électrochoc servi à Ottawa et une occasion offerte aux Français du Canada pour définir eux-mêmes le sens des relations à développer avec le reste du Canada. Cette interprétation s'insère évidemment dans le cheminement de cet homme qui a hésité entre une méfiance profonde envers l'Angleterre



Le fameux discours du balcon de l'hôtel de ville de Montréal, le 24 juillet 1967.

et ses dirigeants politiques et une nostalgie pour la France d'avant la Révolution, si ce n'est pour la France éternelle.

Cette démonstration repose sur un examen fouillé des sources d'archives, des documents officiels et d'une multitude de témoignages. Après vérification auprès de certains acteurs québécois de ces années tumultueuses, il est impossible de mettre en doute les articulations du récit. L'auteur évite aussi le piège du moraliste et s'efface derrière le propos de celui qui a voulu donner leur chance aux fils de France oubliés sur les rives du Saint-Laurent.

Cet ouvrage va plus loin que le simple récit. L'analyse politique y est exemplaire et nous vaut des pages stimulantes sur un certain nombre de sujets mal connus. Signalons, pour piquer la curiosité, la présentation détaillée des thèses défendues à Ottawa au sein de la haute fonction publique et où les francophones énonçaient et défendaient « leur » conception du Canada bilingue et multiculturel. Pages tout aussi révélatrices sur le réseau de la « mafia du Québec » qui s'est rapidement

mise en place autour du général de Gaulle et de certains postes de commandement à Paris.

L'ouvrage rectifie un certain nombre d'erreurs qui tenaient lieu de quasi-vérité historique. Ainsi, Dale Thomson reconnaît à Paul Gérin-Lajoie la paternité de la notion et du rêve de la francophonie, alors qu'on attribuait cette idée à Léopold Senghor. C'est également une mine de renseignements pour y voir plus clair dans le cheminement du Québec sur la scène internationale. En ce sens, c'est un complément indispensable à l'ouvrage de Claude Morin.

Est-il besoin d'ajouter que la lecture de *Vive le Québec libre* deviendra nécessaire à la compréhension d'une page de l'histoire récente où tout le monde a perdu son latin, sauf le général de Gaulle ?

La traduction du livre de Dale Thomson devrait être achevée sous peu. Il tarde de voir cet ouvrage mis à la disposition du grand public québécois. C'est un grand livre, une oeuvre maîtresse où l'histoire et la science politique marient leurs perspectives avec un rare bonheur.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(2)*
2	La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(1)
3	Ça	Stephen King	Albin Michel	(3)
4	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(4)
5	C'est quoi, ce petit boulot ?	Nicole de Buron	Flammarion	(5)
6	Le Fils du chiffonnier	Kirk Douglas	Presses de la Renaissance	(-)
7	Sous le ciel de Novgorod	Régine Deforges	Fayard	(9)
8	La Lectrice	Raymond Jean	J'ai lu	(8)
9	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(10)
10	Autoportrait en érection	Guillaume Saber	Régine Deforges	(-)

Ouvrages généraux

1	Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. Saint-Laurent	Robert Laffont	(1)
2	Et tournons la page	Solange Chaput-Rolland	Libre Expression	(2)
3	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(3)
4	Mes secrets naturels pour guérir et réussir	Rika Zarai	JC Lattès	(5)
5	Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagaçé	éd. de l'Homme	(4)

de la production, de la diffusion et de l'animation. Le jury chargé de décerner le Grand prix d'excellence, le Prix d'excellence pour la tenue éditoriale et le Prix d'excellence pour la tenue artistique est composé de Francine Montpetit, Rina Olivieri, Armande Saint-Jean, Roger Laforune et Jacques Savoie. Les certificats d'excellence accompagnés des bourses offertes par Gaz Métropolitain seront remis lors de la soirée de lancement de la Semaine des revues 1989, le mercredi 15 mars à 18 h, au bar Business.

Hommage à Jacques Poirier

Voici la lettre qu'Alice Parizeau faisait parvenir, au nom de tous les auteurs de Québec/Amérique, comme témoignage à la suite du décès de Jacques Poirier. « Jacques Poirier n'est plus. Très grand, une sorte de bon géant, il recommençait inlassablement un travail qui aurait pu paraître fastidieux, mais qui, grâce à lui, devenait chaque année une fête. Le Salon du livre de Hull attirait des écrivains et des lecteurs prêts à venir de loin. C'était un lieu privilégié. Présidé tantôt par Yves Thériault, cet écrivain du Nord québécois, et tantôt par Michel Tremblay, par des romanciers et des poètes importants, le Salon recevait des étudiants, organisait des concours, se montrait hospitalier pour tout le monde et avait une renommée qui n'a pas cessé de grandir depuis ses débuts. Quant on disait à Jacques Poirier que cela se produisait grâce à lui et à Carmen, sa femme, qui l'accompagnait partout, il souriait. Il aimait les livres, les auteurs, l'atmosphère dans laquelle il présentait leurs oeuvres en signant des autographes dans les kiosques ou en récitant des extraits sur la scène où, tard dans la soirée, se pressait une foule prête à les écouter et à les applaudir. Le président du Salon du livre, le gérant de la Caisse populaire, Jacques Poulin, déjà très malade, avait pris dernièrement la peine de téléphoner à certains écrivains pour leur demander de venir en avril prochain. — Je n'y serai plus, avait-il dit, mais il faut que vous y soyez. Il faut continuer. J'ai protesté. Cela me paraissait impossible qu'il puisse partir ainsi, ce bon géant amical. Et voilà... C'est terminé... Carmen Poirier, sa femme, demande qu'au lieu des fleurs on envoie des dons pour le Salon du livre de Hull. Et c'est cela, sans doute, le dernier message d'un homme qui connaissait la valeur et le prix de la culture pour le Québec et que nous avons tous aimé, respecté et considéré comme un ami très cher. »

Ateliers littéraires

Loisir littéraire du Québec annonce qu'il reste encore quelques places dans les ateliers suivants : 1. Texte de fiction (le conte), 18 et 19 février; 2. Où en est la littérature jeunesse ? 25 février; 3. Les techniques de l'édition, 25 et 26 février; 4. Récit de vie (26 et 27 février); 5. Les cousins de l'imagination (11 mars). Tous ces ateliers sont présentés au Stade olympique en fin de semaine et coûtent \$40 pour une journée et \$70 pour deux jours (prix spéciaux pour les étudiants). Pour plus de renseignements, contactez Loisir littéraire au 252-3033.

Le Centre des femmes de Montréal offre l'atelier *Aimer pouvoir écrire* : des jeux d'écriture pour mieux trouver les mots entre vous et la page blanche. Il s'agit de cinq rencontres, de 19 h à 22 h, du mardi 7 mars au mardi 4 avril 1989. Le coût est de \$15 pour quinze heures d'atelier. On peut s'inscrire au secrétariat du Centre des femmes de Montréal, du lundi au vendredi, entre 9 h et 17 h, au 3585, rue Saint-Urbain, Montréal, téléphone : (514) 842-4780.

phone : (514) 842-4780.

Rencontres

Claude Morin, ex-ministre des Affaires intergouvernementales, et auteur de livres à succès : *L'art de l'impossible*, la diplomatie québécoise depuis 1960 et *Les lendemains piégés*, du référendum à la nuit des longs couteaux (Boréal), rencontrera les étudiants de l'Université de Montréal lors d'une conférence intitulée *Les relations internationales du Québec : Y a-t-il un avenir ?*, le jeudi 2 mars 1989 de 12 h à 13 h 30, au 3200 Jean-Brillant, Amphithéâtre A-3345. Parallèlement à cet événement, la librairie de l'Université de Montréal s'associe aux Éditions du Boréal pour célébrer leur 25e anniversaire, les 27, 28 février, 1er et 2 mars de 10 h à 15 h 30 en présentant une sélection des titres les plus intéressants ainsi que les plus récentes nouveautés de Boréal dans le corridor de la cafétéria, Pavillon Jean-Brillant, 2e étage.

À la Place aux poètes, qui a lieu à la Folie du large, 1021, rue Bleury, la poète animante Janou Saint-Denis reçoit Michel Bujold le mercredi 1er mars à 21 h.

Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent rencontreront le public, à l'occasion de la sortie de leur essai *Le mal de l'âme*, à la librairie Hermès, 1120 avenue Laurier, aujourd'hui de 14 h à 16 h.

La revue *Numéro*, qui s'insère dans la catégorie des livres d'artistes, organise à l'occasion de son 5e anniversaire, une journée colloque le samedi 25 février, entre 10 h et 17 h. Ce colloque se tiendra dans la salle J-2930 du pavillon Judith-Jasmin, 405, rue Saint-Catherine est. L'entrée est libre. L'animateur de la journée sera M. Fernand Dansereau et les participants auront l'occasion d'entendre les personnes suivantes discuter de divers thèmes : Jean-Pierre Gilbert, *Notion d'écriture*; François Legris-Bergman, *Le livre moderne, lieu d'expérimentation artistique*; Louise Fournel, *Dialogue pictural*; Françoise Berd, *L'égrégore*; Richard Martel, *L'effet inter*; Germain Lefebvre, *Prisme d'yeux*. Les participants au colloque auront l'occasion de voir, à la bibliothèque des arts, local A-1200, une exposition des éditions 1 à 14 de la revue *Numéro*, et ce, jusqu'au 13 mars. Les heures d'ouverture de l'exposition sont du lundi au vendredi de 9 h à 22 h et les samedi et dimanche de midi à 17 h.

Marie Laberge, André Brassard et Paul Lefebvre parleront de théâtre lors d'une série de trois conférences les mardis 28 février, 7 et 14 mars de 19 h à 22 h à l'Université de Montréal, Pavillon Principal, Entrée Z-1, 2900 boulevard Édouard-Montpetit. Frais : \$25 pour la série de trois soirées. Renseignements : 343-6090.

La Société littéraire de Laval est heureuse de vous inviter, dans le cadre de « Parole en liberté », à venir rencontrer l'écrivain québécois Michel Tremblay, au Cercle d'Art Alfred D'Alaire, situé au 2159 boulevard Saint-Martin est, à Duvernay, Laval, le 28 février à 19 h.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Concours littéraires

La dynamique revue *Stop* invite ses lecteurs et ses lectrices à participer à son concours de nouvelles pour le numéro 13. Aucun thème n'est imposé, mais les personnages suivants devront apparaître dans le texte : Marie-Madeleine, Belzebuth et Vendred.

La nouvelle, d'un maximum de 10 pages, doit être dactylographiée à double interligne. Les textes seront signés d'un pseudonyme et accompagnés d'une enveloppe cachetée contenant les coordonnées de l'auteur (nom, adresse et numéro de téléphone). Une seule exigence : être ou s'abonner à la revue *Stop* (un an pour \$12). Un maximum d'un texte par auteur est imposé. Les trois prix sont de \$300, \$200 et \$100, en plus de la publication des textes gagnants dans la revue. La date limite de participation est le 31 mars 1989. On prie les participants de faire parvenir des photocopies de leur texte à la revue *Stop*, C.P. 983, Succursale C Montréal, H2L 4V2.

Dans son dernier numéro, la revue *Possibles* publie les deux nouvelles qui ont remporté le concours franco-québécois de création littéraire 1988 tenu sous l'égide de l'Office franco-

québécois pour la jeunesse. Il s'agit de *Le sondeur* de Gilles Pelletier et de *La réserve* de français Patrick Klein. L'OFQJ profite de l'occasion pour rappeler que la deuxième édition du concours bat son plein et que la date limite de participation est le 30 juillet prochain. Le premier prix est doté d'une bourse de \$5,000. Les 18-35 ans, résidant au Québec ou en France, pourront se procurer les règlements du concours littéraire auprès de l'OFQJ, 1214 rue De La Montagne, Montréal, H3G 1Z1, tel. : (514) 873-4255.

Le public-lecteur adulte du Québec est invité à participer à un concours de critique littéraire, dans le cadre du Festival National du livre qui aura lieu du 15 au 22 avril. Les critiques devront porter sur une oeuvre littéraire québécoise (roman, théâtre, poésie) parue depuis le premier janvier 1988. Les textes seront jugés par quatre personnalités littéraires d'ici : Réjane Bougé, animatrice à Radio-Canada, Jean-Roch Boivin, critique littéraire au DEVOIR, Réginald Martel, critique littéraire à La Presse et Louise Myette, coordinatrice du Festival pour le Québec. Les auteurs gagnants recevront des livres en prix et leur critique sera publiée dans LE DEVOIR, La Presse et sera lue à l'émission « Fictions » à la radio de Radio-Canada, pendant le

Festival. Les textes, de 15 à 20 lignes, doivent être adressés à Concours de critique littéraire, a/s Madame Dominique Chénier, 1967, rue Sherbrooke est, Montréal, (Québec) H2K 1B8 et être reçus au plus tard le 7 avril. Pour tous renseignements supplémentaires, communiquez avec Dominique Chénier au (514) 522-8013.

L'Académie canadienne-française

Les auteurs ou leurs éditeurs ont jusqu'au 28 février pour soumettre les recueils de poèmes au Prix Alain-Grandbois et les essais au Prix Victor-Barbeau qui seront décernés au printemps par l'Académie canadienne-française. Les ouvrages soumis à l'un et l'autre prix doivent avoir été publiés, en français, au Canada, entre le 1er janvier 1988 et le 31 décembre 1988. Le montant de chacun des prix est de \$2,000. Trois exemplaires des ouvrages doivent être adressés à l'Académie canadienne-française, 5724, Chemin de la Côte Saint-Antoine, Montréal, H4A 1R9.

L'UNEQ répond à Lise Bacon

M. Bruno Roy, président de l'Union des écrivains québécois, est désolé du refus de la ministre Lise Bacon d'aider les écrivains qui ont perdu leurs redevances de droits d'auteurs suite à la faillite des Éditions Leméac. Dans une lettre à la ministre en date du 21 février, il fait le point sur les revendications de l'UNEQ. « L'État ne doit certes pas assumer tous les risques du métier d'écrivain, mais les limiter, les circonscrire. L'écrivain accepte de consacrer temps et énergie à écrire, il accepte de financer ses travaux en espérant les rentabiliser. Il mise sur la possibilité d'être publié puis espère en la fortune de son oeuvre. Il accepte également d'en assumer l'échec ou le succès. Nous ne croyons pas cependant que l'écrivain doive accepter que les fruits de son succès s'envoient dans la faillite d'un éditeur. Le respect des contrats, le paiement des redevances ne relèvent pas du « domaine privé des relations commerciales », ils relèvent de la volonté d'un État d'assurer des conditions décentes à ses créateurs. Il nous semble aberrant de constater que des auteurs ayant vendus plusieurs milliers d'exemplaires de leurs oeuvres (et Leméac en comptait plusieurs) doivent assumer l'échec de leur éditeur et considérer que cela fait partie du risque de toute entreprise d'édition. »

Erratum

La réédition des *Mémoires intimes* de Georges Simenon n'est pas une version expurgée de l'édition originale de 1981, contrairement à ce qu'on laissait entendre dans la Vitrine du livre de la semaine dernière. Il s'agit en fait du même texte puisque l'avertissement de Georges Simenon y figurait déjà. Seule la couverture a été changée.

Sus à la taxe sur la lecture

Dans le cadre de la cinquième édition de la Semaine des revues, qui se déroulera à travers le Québec et à Ottawa du 15 au 22 mars 1989, l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPQC) entreprend une campagne de sensibilisation sur le projet fédéral d'une taxe sur la valeur ajoutée. « Cette réforme, telle que proposée, pourrait augmenter considérablement les frais de production des périodiques et les obliger à hausser leurs prix en conséquence, au risque de ne plus être concurrentiels et de voir leurs ventes baisser significativement. L'AEPQC entend opposer à ce projet une réaction « musclée » en invitant ses membres et les autres associations du monde de l'édition à se joindre à un mouvement d'opposition à la taxation de la lecture. De plus, l'Association commandera, en cours d'année, une recherche visant à recueillir les données économiques susceptibles de démontrer au gouvernement l'ampleur de l'erreur qu'il commettrait en taxant toutes les étapes de fabrication des livres et des périodiques. (...) L'AEPQC invite le gouvernement fédéral à faire preuve de cohérence en exemptant les livres et les périodiques de la taxe sur la valeur ajoutée, de sorte qu'ils puissent pleinement bénéficier des programmes de subventions qui leur sont offerts et poursuivre le travail amorcé. »

Les prix d'excellence des revues culturelles

Huit publications québécoises sont en lice pour l'obtention des prix d'excellence des revues culturelles 1989 commandités, pour une deuxième année consécutive, par la compagnie Gaz Métropolitain. Il s'agit des revues *Inter*, *Jeu*, *Liberté*, *Nuit blanche*, *Possibles*, *Québec français*, *Spirale* et *Vie des arts*. Une de ces publications se méritera le prix spécial des éditeurs et des éditrices attribué exceptionnellement par les membres de l'AEPQC pour souligner le dynamisme d'un pair dans les domai-

«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir exemplaire(s) du livre «LE DEVOIR»

J'inclus 19,95\$ par exemplaire, (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix)

NOM
 ADRESSE
 PROVINCE
 CODE POSTAL
 MODE DE PAIEMENT :
 Chèque American Express
 Master Card Visa
 No. de carte de crédit
 Expiration:.....

PERDUE POUR TOUS

RICHARD CHARTRAND
Richard Chartrand avec son ouvrage *Une fâcheuse arrestation* se taillait un heureux succès en 1988.

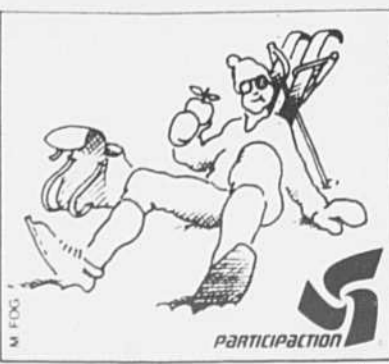
Perdue pour tous raconte comment des individus, bien ou mal intentionnés, agissent devant l'attrait de l'argent et jusqu'où ils sont prêts à s'aventurer pour l'obtenir.
144 pages 8,95\$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nouveauté



livres...
liberté
librairie HERMÈS
1120 laurier ouest, outremont



L le plaisir des
Livres

Cette littérature, cousine par alliance

COURS DU SOIR
Constance Beresford-Howe
traduit de l'anglais
par Michelle Tisseyre
Montréal, éditions Pierre Tisseyre
1988, 254 pages



J'E. CONNAIS mal la littérature canadienne. Ça s'explique, ça ne s'excuse pas. Comme consommateur de livres, c'est-à-dire quand j'en achète, j'ai tendance à faire comme tout le monde : bouquiner pour les vieilles choses et acheter surtout les livres qui font du bruit, ceux dont on parle, ceux dont on me parle qui souvent sont les mêmes.

Or, même s'il existe un programme du Conseil des arts du Canada qui subventionne la traduction des auteurs canadiens en français (et réciproquement des auteurs québécois en anglais), le filon ne semble guère exploité par nos éditeurs. Les traducteurs littéraires, au Québec et probablement au Canada, sont des gens qu'il faut admirer pour leur passion singulière. Ils ne risquent pas de se faire des sous (la traduction n'est payante que si vous connaissez la langue de bois d'une spécialité), ni même un nom. Ce sont des missionnaires, ou tout uniment de grands explorateurs. Malheureusement, sans tapage médiatique, les livres se trouvent difficilement des lecteurs et il

paraît plus facile de faire traverser l'Atlantique aux auteurs européens que de faire venir un auteur de Toronto.

Je serais bien le dernier, pourtant, à blâmer les éditions Pierre Tisseyre de ne pas savoir diffuser leur production, car ce sont plutôt des félicitations que l'éditeur pionnier mérite. Il les mérite pour ce qu'il a fait et continue de faire pour la littérature québécoise (la publication à fonds perdu du *Journal* de Jean-Pierre Guay en est un exemple éloquent) et doublement pour s'être employé dans la collection « des deux solitudes » à nous faire connaître la littérature de nos voisins par alliance. Parlant de la passion des traducteurs, c'est à celle de Michelle Tisseyre que nous devons une grande partie des traductions de cette collection et de ce second roman de Constance Beresford-Howe, 25e titre d'une collection baptisée d'après le titre d'un roman de Hugh McLennan, porté à l'écran il y a une dizaine d'années et sombré dans l'oubli.

Grâce à huit ans de chronique littéraire et à la générosité obligée des éditeurs québécois, j'ai pu découvrir Joan Barfoot, Margaret Atwood et Lucy Maud Montgomery. J'ai découvert Alice Munroe en anglais grâce à un ami et je suppose qu'elle est devenue si incontournable depuis que les Américains l'ont découverte que bientôt les éditeurs français nous en proposeront des traductions. L'adaptation de *Danse à contre-jour*, de Joan Barfoot (Québec/Amérique, 1986), pour la télévision aura sans doute été plus vue que le roman lu. Pour *Anne des pignons verts*, la té-

lévision risque d'avoir amené des lecteurs à l'auteur. Quant à Margaret Atwood, sa renommée mondiale lui aura valu un éditeur français et une traductrice de même. Du coup, Hélène Filion, sa traductrice québécoise dévouée et impeccable, se faisait chiper cet auteur dont elle avait su trouver la voix.

Au cinéma, j'ai souvent pensé au

Tournée d'écrivains

« Lire et écrire : un plaisir à faire découvrir aux élèves. » Une vingtaine d'écrivains québécois rencontreront ainsi, de février à mai 1989, les élèves de plus de 135 écoles du Québec. Les élèves qui participeront à ces rencontres se seront d'abord familiarisés avec l'oeuvre de ces écrivains, à l'aide de dossiers sur ceux-ci et de quelques exemplaires de leurs livres. L'enthousiasme suscité par ce programme mis en place en 1985 ne fait qu'augmenter tant chez les élèves qui développent ainsi un goût pour la lecture que pour les professeurs qui sont heureux de ce regain d'intérêt et qui y voient un stimulant pour l'amélioration du français.

Ces tournées représentent pour les auteurs un lieu de promotion et une façon de vérifier l'impact de leur écriture sur l'imaginaire de ces jeunes lecteurs. La réussite de ce programme a favorisé une augmentation substantielle de son budget permettant ainsi d'en tripler les activités.

Ce programme de tournées, subventionné par le ministère des Affaires culturelles, est géré par l'Union des écrivains québécois en collaboration avec le ministère de l'Éducation. Renseignements : Jocelyne, au (514) 526-6653.

cours de la lecture palpitante du roman de Constance Beresford-Howe qui offre toutes les qualités d'un bon scénario avec un brin de suspense et un chassé-croisé incessant de personnages bien calibrés. Le *Simcoe Community College*, à Toronto, ça pourrait être une tour à bureaux, de sorte que les ascenseurs y jouent un rôle aussi important que la bibliothèque et la cafétéria. Comme en montage parallèle, la narration emprunte alternativement le point de vue de chacun des personnages, dans de courts chapitres. Nous suivons, pendant quelques jours, des professeurs et des étudiants des cours du soir, le directeur, sa secrétaire, un gardien de sécurité et même un chien vagabond qui a élu domicile dans le parking du collège.

Il y a Tyler, qui s'appelle en réalité Gaylord, un pauvre homme mais un bon prof et une grande âme. Sa femme est schizophrène et ça lui rend la vie tristement pénible. À son fils aussi. Il y a Imogène, brillante, intransigente, alcoolique, divorcée, mère de deux fils, professeur remarquable et *british*. Complètement dégoûtée de la vie, et de l'enseignement donc. Il y a Mme Pentecost, la femme de ménage noire; Clifford Proctor, le directeur, parti de rien pour arriver au dernier étage de

l'institution d'enseignement en triomphant des scandales, en réduisant les budgets de la bibliothèque au grand dam de Wayne Applebaum, le bibliothécaire homosexuel; et les étudiants : Tarnapolsky, qui n'aura de cesse de manoeuvrer pour entraîner la jolie Grace Pappas dans un réduit au sous-sol; Mme Kopnick, qui écrit son enfance des camps de concentration pendant ses visites quotidiennes à son mari branché sur un lit d'hôpital, réduit à l'état de légume par un accident; il y a Reg, le gardien véteran de la guerre de Corée; Geneviève Wu, qui n'a pas de visa, et une grosse fille qui va accoucher comme d'autres avortent dans une cabine de la salle de toilette. Il y aura un orage pour que le roman connaisse sa catharsis comme dans un drame classique, mais la tragédie est activement effacée par la narration de ce qui n'est après tout que quelques soirs dans la vie d'un collège.

La romancière sait si bien donner à chacun de ses personnages leur quote-part de drames intimes qu'on en vient à ne plus savoir distinguer les héros des protagonistes. Un roman plein d'humour et de compassion pour ses personnages tous atteints à divers degrés par un certain mal de l'âme. Toronto, en fin de siècle.

Le visage de la différence

LETTRES À LOUIS-PIERRE
Johanne David
Montréal, Bellarmin
1988, 62 pages

JACQUES GAUTHIER

C'EST à un récit plein de tendresse et de foi que Johanne David, mère de quatre enfants, engagée en pastorale, nous invite avec ses *Lettres à Louis-Pierre*.

Louis-Pierre est le quatrième enfant de la famille; il est né un jour de printemps 1980. C'est un enfant trisomique, donc affecté d'un handicap mental important. La venue de ce bouton d'or imprévu dans le jardin organisé des vies a bouleversé la famille. Les *Lettres à Louis-Pierre* sont le récit de ce bouleversement. Elles disent qu'il n'y a pas que les roses qui soient belles.

Ce petit livre ne raconte pas l'histoire de Louis-Pierre. Il est le prétexte pour témoigner de la richesse que cet enfant a apportée à la famille. Sous forme de lettres écrites à Louis-Pierre, Johanne David nous livre ses réflexions sur la vie avec un enfant pas comme les autres. Elle reconnaît que la vie avec un enfant handicapé porte une souffrance qui ne s'en va jamais. « Je sais qu'un coin de mon coeur pleurera toujours la partie de toi qui m'a été refusée »

(p. 54).

L'enfant impose son rythme, sa loi. Il demande notre temps. Mais quand un enfant a un handicap mental, nous sommes en présence d'un secret à découvrir, d'une différence qui remet en question, du mystère d'un coffre jeté à la mer, pour reprendre une image de Johanne David. L'amour prend alors visage de respect, d'accueil, de partage, de foi, de joie et d'espérance. L'enfant handicapé nous provoque au cheminement intérieur.

Ces *Lettres à Louis-Pierre* contiennent une réflexion dense sur la vie en profondeur. Elles sont un hymne à l'enfant. L'enfant qui dérange le projet que la société s'est donné. L'enfant qui, étant un mendiant de l'amour, libère en l'autre tout l'amour qui s'y cache. « Quand un être est dépendant de tous et détaché de tout, que lui reste-t-il, sinon l'amour ? » (p. 11).

Une admirable pièce de collection

PEINTRE, JE N'AURAIS RIEN À DIRE
François Vincent
et Louis Gauthier
Montréal, L'Atelier circulaire
1988, 17 pages

ODILE TREMBLAY

RAREMENT les « livres d'artistes » font-ils l'objet de commentaires dans les pages littéraires. Et pour cause. Ouvrages précieux tirés de rares exemplaires, ils ne sont pas distribués en service de presse ni ne se retrouvent à l'événement des libraires. Publiés à compte d'auteur ou d'atelier, ou bien fleurons des grandes maisons d'édition, la cinquantaine de volumes-oeuvres qui voient le jour chaque année au Québec sont, hélas ! destinés aux seuls plaisirs des collectionneurs. Certains d'entre eux se révèlent pourtant d'une saisissante beauté, comme cet ouvrage signé par François Vincent et Louis Gauthier qui sort tout chaud des presses à bras de l'Atelier circulaire, à Montréal.

Peintre, je n'aurais rien à dire
je n'aurais pas cet embarras des mots
je mettrais les choses sur la toile
sans dire leur nom
je pourrais enfin me taire.

Ainsi commence le très beau texte-poème de Louis Gauthier qui vient à la rencontre des gravures de François Vincent. Rencontre fortuite; l'image ici n'appuie pas intentionnellement le texte, et les correspondances entre mots et formes s'esquissent un peu au gré du hasard.

Sur un arrière-plan glissant des tons bleutés à terre de Sienne, François Vincent a composé des variations en clairs-obscur. S'y insèrent des silhouettes aux contours insolites émergeant de grottes obscures ou de marécages. En superposition, se profile un personnage nu qui s'adonne au fil des pages à de mystérieux rituels. Il plane sur ces gravures une atmosphère sourde et moite de début du monde.

De ce rendez-vous entre l'écrivain Louis Gauthier, qui publiait dernièrement chez VLB *Le Pont de Londres*, et l'artiste contemporain François Vincent, est née une oeuvre d'art. Oeuvre d'ailleurs magnifiquement servie par la qualité de l'impression; les gravures en taille douce sont toutes reproduites ici sur papier Velin d'Arches. Cet ouvrage sérigraphié a été tiré à 31 exemplaires dont 24 signés et numérotés sont actuellement sur le marché au prix de... \$1,200. Somptueux cadeau ou investissement sûr, ce grand volume constitue hors de tout doute une admirable pièce de collection.

Réfugiés

OTTAWA — L'Institut de recherches politiques vient de publier, en collaboration avec la Fondation canadienne des droits humains, un livre qui traite de la protection des réfugiés d'après la loi internationale. Tenue à Montréal, à la fin de décembre 1987, une conférence avait traité de « Human Rights and the Protection of the Refugees under International Law ». Le livre contient l'essentiel des interventions et discussions tenues avant que ne soit adoptée de la nouvelle législation canadienne en cette matière. Des 330 pages, à peine 30 sont en français : les discours des ministres Benoit Bouchard, Gerry Wiener et Louise Robic, le texte d'un délégué hongrois et le mot de présentation du rapporteur John P. Humphrey ! Un livre qui explique le pourquoi de restrictions qui apparaissent un peu partout face à l'admission de réfugiés politiques.

Un curé trop instruit pour ses ouailles

LA CHAMBRE À MOURIR
Maurice Henrie
Québec, L'Instant même, 1988

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

AU QUÉBEC, la production romanesque des dernières années pouvait laisser penser que le roman du terroir était bel et bien mort. Qui, en effet, songerait encore à chanter les vicissitudes mais surtout les grandeurs de la vie sur les fermes à l'ère pré-industrielle ? Il s'en trouve pourtant mais il faut aller les chercher de l'autre côté de la frontière ontarienne avec un écrivain francophone, Maurice Henrie, dont les éditions L'Instant même viennent de publier *La Chambre à mourir*.

Les incroyables citadins que nous sommes tous devenus, même en vivant à la campagne, apprendront que « la chambre à mourir » est cette chambre, plus belle que les autres, devant recevoir les agonisants qu'il faut soigner alors que la vie continue et que, par commodité, on situe donc près de la cuisine et non à l'étage. À lui seul, le titre en dit long sur le regard « ethnologique » de l'auteur bien que, consulté à ce sujet, ce dernier ne manquera sans doute pas de s'en défendre et d'invoquer plutôt un amour de ses origines teinté d'un peu de mauvaise conscience. Le dernier chapitre nous apprend, en effet, que cet enfant, l'intellectuel de la famille, aura la chance inouïe de faire des études grâce à une intervention ecclésiastique arrivant au bon moment. D'un point de vue littéraire, tout le drame est là

car l'auteur n'oublie jamais qu'il a des lettres en dépit du sujet qu'il s'est donné. Précieux, ces « halètements rigoureusement rythmiques du moteur ». Précieuses, ces « palpitations sporadiques » du poisson. Précieuses, les « hémérocales de ce jour, dont l'incendie orangé parodie à s'y tromper celui pourtant plus vif des lis tigrés ». Précieux encore, ce « fil monté sur poulies » pour une corde à linge. Ce « sirop tourmenté par la chaleur », « ce faite du toit », ces patins « incrustés de crotin frais ». On allait demander grâce mais il ajoute encore « le village séminal » et « le bel ordonnance-ment » !

Quand il veut bien abandonner un peu ses manières, on pressent que l'auteur est capable de suggérer une scène à peu de frais. Dans le chapitre de la bicyclette, par exemple, on voit littéralement le paysage se dérouler sous nos yeux au rythme des coups de pédales. Et l'on voit se rapetisser le visage de « la fille de son voisin » qu'il est d'usage d'aimer dans ce genre de bucolique. Cette réussite ne serait pas rien si elle n'était gâchée par toutes les préciosités qu'il enchâssent.

Sans qu'il y ait pris garde, Maurice Henrie a fini par ressembler au curé trop instruit pour ses ouailles dont il a fait le portrait dans un chapitre du livre. À moins que, de façon délibérée, l'auteur n'ait voulu cette mise en abîme comme une ultime coquette-rie. On avait l'habitude des films tirés des romans. Il y a pire ici : le clone imprimé d'un téléroman à succès sur le temps béni d'une certaine paix.

LES ÉCRITS DES FORGES

c.p.335 **TROIS-RIVIÈRES** g9a 5g4

C'EST PARTI
La Jeune poésie.

CÔME LACHAPPELLE
LA RÉPLIQUE DU DOUTE

CHRISTIANE FRENETTE
CÉRÉMONIE MÉMOIRE

MARIO CHOLETTE
RADIUM

JEAN PERRON
UN SCINTILLEMENT DE GUITARES

FRANÇOIS VIGNEAULT
CROQUIS POUR UN SOURIRE

Gouvernement du Québec.
Ministère des affaires culturelles du Québec

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 25 février de 14h à 16h
DENISE BOMBARDIER
et
CLAUDE SAINT-LAURENT
LE MAL DE L'ÂME
Éditions Robert Laffont

Samedi 4 mars de 14h à 16h
JULES DESCHÈNES
SUR LA LIGNE DE FEU
Stanké

Vendredi 10 mars de 17h à 19h
CLAUDE LÉVESQUE
DISSONANCE
In hurtubise hmh

Mardi 14 mars de 17h à 19h
JOHN SAUL
PARADIS BLUES
PAYOT

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, Montréal
tél.: 274-3669

Les Éditions GUÉRIN
retiennent pour leurs différentes collections, les titres suivants:

OEUVRES COMPLÈTES DE LOUIS HÉMON

GUIDE DE PROMENADES À PIED DANS LE VIEUX QUÉBEC

L'HABITATION SAINT-IBARS

DICTIONNAIRE ALEXANDRE DUMAS

AGENDA LITTÉRAIRE DU QUÉBEC 1990

LA DOUBLURE

LA S'MAINE DES QUATRE JEUDIS

LA GRANDE AVENTURE DES NATIONS UNIES

LES ENSEIGNEMENTS DE LA VIE POLITIQUE

L'ÉQUIPEMENT ARATOIRE ET HORTICOLE DU QUÉBEC ANCIEN (XVIIe, XVIIIe et XIXe SIÈCLE)

Les éditions GUÉRIN
166, rue Sainte-Catherine est
Montréal (QC)
H2X 1K9
(514) 393-1375

Chantal en elle-même

LA PETITE FILLE QUI NE PARLAIT PAS
 Rollande Cloutier
 Montréal, Libre Expression
 1989, 345 pages

RENÉE ROWAN

ON LA CROYAIT sourde, mais après quelques années de recherche, on a appris que Chantal était une enfant autistique. Il y a de cela 25 ans. À l'époque, on ignorait presque tout de cette maladie.

Même si Dustin Hoffman, dans son dernier film à succès, *Rainman*, aura contribué à mieux faire connaître l'autisme — ce repti pathologique sur

soi accompagné de la perte du contact avec le monde extérieur — la maladie est encore mal connue. Et pourtant, on compte cinq cas d'autisme pour 10,000 naissances.

Si Rollande Cloutier, la mère de Chantal, a accepté d'ouvrir toutes grandes les portes de sa vie privée, c'est pour répondre aux besoins manifestés par beaucoup de gens qui veulent savoir comment on peut contribuer au développement de ces enfants.

L'auteur raconte pas à pas l'histoire de sa fille, son grand repli sur elle-même, ses gestes répétitifs, ses manies, ses crises de colère disproportionnées par rapport à ce qui les provoque, son attachement obsessionnel

à certaines routines et à des objets. Elle évoque aussi ses réactions, celles de la famille, de l'entourage qui vont de l'amour au découragement en passant par l'exaspération et les frustrations de toutes sortes.

Elle le fait avec honnêteté et beaucoup de franchise, sans misérabilisme ni apitoiement sur son sort. Elle s'en tient aux faits tout en ne cachant pas les nombreuses difficultés de parcours : difficultés, dès le départ, pour obtenir un diagnostic; difficultés pour trouver les ressources voulues; incompréhension des médecins et spécialistes, dont certains



Stupeur dans la salle... puis une espèce d'angoisse collective... suivie d'un silence réprobateur.

Le grand orateur, les yeux pleins de flamme, pointant d'un index dévastateur le grossier personnage, l'apostropha ainsi :

« Continuez, mon ami... Continuez ! Dans trente jours, vous aurez plus d'esprit au cul que vous n'en avez jamais eu dans la tête ! »

La salle explosa. Et Henri Bourassa gagna.

Extrait de *La Fromagerie de Picoudie*, récit de Jean Paul Pepin

L'esprit loge où il peut

UN JOUR, en 1910, une grande assemblée politique eut lieu à Saint-Hyacinthe.

Henri Bourassa, le grand tribun populaire, était l'orateur principal. Tout comme Wilfrid Laurier, il attirait des foules de loin. Il venait de fonder le journal *LE DEVOIR* et profita de l'occasion, au début de son discours, pour faire un peu de publicité à son nouveau journal.

« Lisez *LE DEVOIR* ! C'est le journal des gens intelligents », dit-il.

Un adversaire, mal dégrossi, lui lança « à pleine tête » : « *LE DEVOIR*, moé, j'me torc... avec ! »

La révolution française à la devanture des librairies

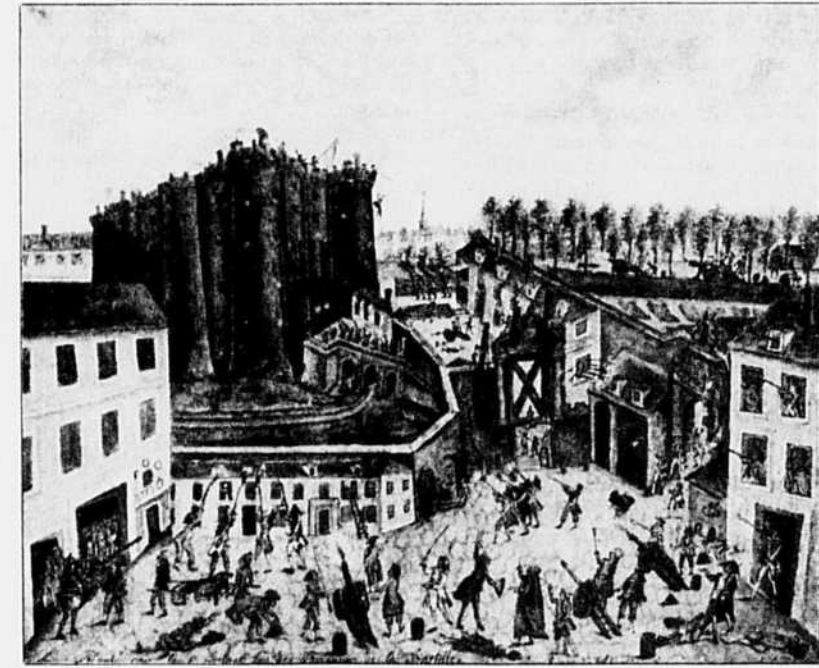
YOLAND SENÉCAL

C'EST le bicentenaire de la révolution française. Si cette célébration revêt moins d'éclat qu'il y a un siècle, elle n'en suscite pas moins beaucoup de vagues, allant même jusqu'à influencer la mode vestimentaire ! Dans le domaine des livres, les publications sont innombrables, comme le soulignait récemment dans *LE DEVOIR* notre correspondante à Paris, Sylvianne Tramier. Il ne saurait donc être question de tout recenser : *LE PLAISIR DES LIVRES* n'y suffirait pas ! On présentera plutôt différents types d'ouvrages : dictionnaires, publications nouvelles, rééditions de livres anciens ou de textes d'époque.

Les dictionnaires constituent d'abord des références indispensables. Les éditions Le Pré aux clercs viennent de publier le *Dictionnaire des personnages de la Révolution*, par Roger Caratini (Paris, 1988, 580 pages). On y trouve, outre plusieurs centaines de noms, une introduction de l'auteur sur l'histoire de la révolution, une orientation bibliographique, une excellente chronologie des événements. Si ce dictionnaire n'est pas dénué d'utilité, il déçoit à plusieurs égards. Ainsi, les notices biographiques manquent parfois de consistance : du général Bonchamp, par exemple, outre ses dates et lieux de naissance et de décès, voici tout ce qu'on peut savoir : « On cite de ce général un trait de générosité : il s'opposa à ce que ces hommes, vaincus à Cholet, exécutassent les cinq mille prisonniers républicains qu'ils détenaient » (p. 111). Plus grave, le prisme idéologique de Caratini (qui est un philosophe) reflète les vieilles thèses robespierristes, ce qui transparaît dans les notices. L'auteur va jusqu'à écrire que «... l'instauration de la République a exigé que le sang coule, et il ne pouvait pas ne pas couler » (pp. 18-19).

C'est surtout en comparaison du *Dictionnaire critique de la Révolution française*, publié sous la direction de François Furet et Mona Ozouf chez Flammarion que le dictionnaire de Caratini fait pâle figure. Plus de 1,000 pages de texte serré, de belles illustrations : tant dans sa forme que dans le fond, le *Dictionnaire critique* de Furet et Ozouf est l'ouvrage de référence par excellence sur la révolution en cette année du bicentenaire, ce qu'il demeurera sans doute longtemps.

François Furet — un des intellectuels les mieux cotés actuellement en France — peut également être considéré comme l'historien majeur de la révolution depuis quelque quelques années. Il opte pour une histoire critique. Il y a un clivage qui coupe en deux l'historiographie, « non pas en droite et gauche, comme le veulent, des deux côtés, les esprits paresseux, mais entre une histoire critique, qui privilégie l'analyse concep-



Cholet, La prise de la Bastille le 14 juillet 1789.

tuelle par rapport au vécu, et une histoire descriptive, centrée sur les représentations des acteurs » (F. Furet, *Penser la Révolution française*, coll. « Folio-histoire », 1985, p. 267). D'où l'exigence de revenir sur une certaine tradition « hagiographique » de la révolution, tout en la considérant comme un acte fondateur de notre modernité. Du reste, ce n'est pas le lieu d'élaborer sur les approches conceptuelles de Furet, mais, à quelques exceptions près, la dimension critique domine l'ouvrage, justement intitulé *dictionnaire critique*. Quant à Mona Ozouf, elle est surtout connue comme l'auteur de *La Fête révolutionnaire*, qu'on vient de rééditer et dont nous reparlerons la semaine prochaine. Furet et Ozouf ont obtenu la collaboration de 22 autres spécialistes, dont les plus connus sont Denis Richet, Pierre Nora et Pierre Rosanvallon.

Le dictionnaire s'articule autour de cinq grands thèmes qui englobent des notices de plusieurs pages sur des entités spécifiques. D'abord, les événements (par exemple, les États généraux, la Terreur, la Vendée, etc.). Ensuite, les acteurs, individuels (notamment Danton, Robespierre, Mirabeau) et collectifs (Girondins, Sans-culottes). Le troisième thème est constitué par les *Institutions et créations* telles la Commune de Paris, le département, le code civil. Ensuite, viennent les idées, parmi lesquelles l'Ancien Régime, le jacobinisme, les droits de l'homme. Enfin, les *interprètes et historiens*, de Marx à Michelet en passant par J. de Mairé, l'historiographie universitaire et d'autres encore.

On le voit, la structure du *Dictionnaire critique* est fort différente de celui de Caratini, car on n'y retrouve pas des centaines de noms; c'est dans ce sens que le dictionnaire de

Caratini pourrait compléter le *Dictionnaire critique*.

L'unité de toutes ces notices — outre la dimension critique déjà évoquée — est « l'accent mis sur l'événement politique et sa capacité créatrice » (p. 8) ainsi que la place fondamentale accordée à l'historiographie.

Des défauts ? Il y a des recoupements et d'inévitables répétitions; c'est dire que certaines notices auraient gagné à être plus courtes. Le *Dictionnaire critique* n'en reste pas moins, jusqu'à maintenant, la plus importante contribution historiographique de ce bicentenaire.

Il demeure que l'histoire de la révolution est extrêmement complexe. Comment démêler les uns des autres les multiples clans qui se sont entre-tués (dantonistes, hébertistes, jacobins, thermidorien...) ; comment distinguer les journées révolutionnaires des coups d'État et des insur-



Marat dans sa baignoire (Antonin Artaud) dans le film *Napoléon*, d'Abel Gance.

estiment même qu'il ne sert à rien de faire quelque chose (Chantal, croit-elle, a autant le droit d'être soignée qu'un autre enfant); réticences dans le milieu scolaire où il n'y a pas de place pour elle.

« L'école complète l'éducation donnée à la maison, assure le développement des facultés intellectuelles et les apprentissages systématiques. Cela j'y crois. Après tout, c'est mon métier », écrit Rollande Cloutier, enseignante.

L'auteur travaille depuis plusieurs années à démystifier l'autisme et elle est très active au sein de la Société québécoise de l'autisme. Elle a été membre du conseil d'administration, puis vice-présidente de l'Office des personnes handicapées (OPHQ), avant d'être nommée, en 1985, ministre déléguée aux Relations avec les citoyens et citoyennes et responsable de l'OPHQ dans le gouvernement péquiste.

Grâce à la détermination de ses parents qui ont toujours refusé de la placer en institution, Chantal est maintenant capable de communiquer. Elle parle couramment et se fait comprendre, même si parfois ses phrases sont incomplètes. Elle désire établir un contact avec son entourage. Du côté académique, ses progrès sont plus minces. Fortement encouragée à l'autonomie par sa famille, elle travaille dans un atelier adapté. Elle a ses propres activités de loisir. En un mot, « elle continue sa marche vers un mieux-être ».

« Mon but, en écrivant ce livre, dit Rollande Cloutier, était de sensibiliser, d'informer, de nourrir une réflexion sur l'autisme... mais aussi de susciter de l'espoir chez les parents et les divers intervenants. » Elle y a réussi !

rections ? Tout cela, avec un calendrier nouveau en plus ! Les décrets de prairial au II, ça vous dit quelque chose ? Si bien qu'aux dictionnaires, il faudra adjoindre, pour une compréhension adéquate de la révolution française, un bon précis de son histoire.

Est-ce un effet de mode, mais il n'existe pas — pour le moment du moins et à notre connaissance — une nouvelle synthèse du processus révolutionnaire français.

Les éditions Complexe (diffusion P.U.F.) viennent cependant de rééditer un classique, *La Révolution française* de l'académicien Pierre Gaxotte (480 pages). L'ouvrage a été publié pour la première fois en 1928 et alors dédié au grand Georges Dumézil. L'édition du bicentenaire — universitaire — a été établie par le professeur Jean Tulard et comporte de nombreux ajouts.

Gaxotte, contrairement à ce que certains ont pu penser, n'était pas un dilettante : agrégé de l'université, il sortit premier de sa promotion. Son style est admirable, ce qui ne gâche rien...

« La misère peut susciter des émeutes, écrit Gaxotte. Elle ne cause point de révolutions. » La France était riche, mais l'État était pauvre, explique-t-il. Ainsi, Pierre Gaxotte s'attarde à montrer les origines intellectuelles de la révolution française. Dans le déroulement de celle-ci, il attachera de même beaucoup de poids au jacobinisme. Ses analyses ne sont pas éloignées de celles d'Augustin Cochin, un auteur du début de ce siècle tant estimé par... Furet.

Royaliste, on ne peut pas dire que Gaxotte est pro-révolutionnaire. On pourra rééquilibrer avec *La Révolution française* de François Furet et Denis Richet, qui se situe au centre-gauche de l'échiquier idéologique. C'est également une très bonne synthèse historique de la révolution qui a été rééditée il y a quelques années. L'ouvrage est toujours disponible dans Le Livre de poche, collection « Pluriel ».

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE TAO
 Marie Thérèse Lambert
 Éditions Seghers, coll. « Miroir du monde » 108 pages.

Les livres de la collection « Miroir du monde » sont de vrais bijoux. Comme le fait remarquer l'éditeur, « relié pleine soie d'Orient, tête dorée, chaque volume est offert sous étui cristal, au prix d'un livre broché ». Cet ouvrage sur le tao (on devrait écrire Dao), illustré par de nombreuses miniatures reproduites en couleurs, est une introduction à cette philosophie orientale. L'auteur nous propose une excellente synthèse de la sagesse du non-vouloir en passant en revue les grands classiques de la littérature taoïste. Elle fournit en plus un aperçu de la grande gamme de textes reliés au tao par de nombreux extraits. Une bibliographie permettra à ceux qui veulent approfondir la matière de le faire.



LE FLÂNEUR DE LA RIVE GAUCHE
 Antoine Blondin
 et Pierre Assouline
 Éditions François Bourin
 171 pages.

Plus désabusé que ça, tu meurs. L'auteur de *Les enfants du Bon Dieu* ne veut pas entrer à l'Académie française, dit-il, parce qu'il y a trop de bistros de chez lui au lieu des 40 immortels et qu'il ne pourrait jamais s'y rendre. D'autres remarques savoureuses sur la vie parisienne viennent émailler les propos de ce cynique pour qui seuls comptent les amis et l'alcool.

LES ANGES
 Philippe Faure
L'AFFAIRE GALILÉE
 Jean-Pierre Longchamp
RELIGION DE GUÉRISON
 Régis Debricquebourg

TANTRA
 Anand Nayak
 Fides et Cerf, coll. « Bref »

Ces petits livres de format pratique font le point sur des questions à saveur religieuse. On s'interroge sur les anges; ce qu'en on dit l'Orient Ancien, la Bible, l'Islam, l'Occident médiéval, l'époque moderne et contemporaine. On traite des circonstances et des vraies raisons de la condamnation de Galilée en 1633. On analyse l'Antoinisme, la science chrétienne, la scientologie. On examine une vision mys-

tique du monde, l'expérience de plusieurs niveaux de conscience, une attitude envers soi-même.

HISTOIRE DU SYNDICALISME QUÉBÉCOIS
 Jacques Rouillard
 Boréal, 535 pages.

Cet ouvrage présente une histoire de l'institution syndicale et non pas celle du mouvement ouvrier ou de la classe ouvrière. Contrairement à ce qu'on a cru, cette histoire remonte au début du XIXe siècle et évolue au même rythme des autres mouvements syndicaux en Amérique du Nord. L'auteur s'attarde particulièrement aux dernières décennies fertiles en événements.

LA MÉDECINE AU QUÉBEC
 Naissance et évolution d'une profession
 Jacques Bernier
 Les Presses de l'Université Laval
 207 pages.

« On peut distinguer trois grandes étapes dans l'histoire de la professionnalisation de la médecine québécoise, dit l'auteur en introduction. La première, qui couvre les années 1788 à 1909, constitue la période d'émergence, c'est-à-dire la période d'obtention des pouvoirs qui vont permettre l'autonomie et l'hégémonie du corps médical (...). Vint ensuite 'la belle époque', qui va de 1910 à 1960. Enfin, la dernière période couvre les années 1960 à nos jours. » L'ouvrage porte essentiellement sur la période 1788 à 1909 et tente de vérifier à quels besoins répondent les corporations médicales.

LA SCIENCE AMUSANTE
 Tom Tit
 Présentation de François Caradec
 Les éditions 1900
 248 pages.

Vous voulez savoir comment faire tenir en équilibre trois verres sur une carafe et les surmonter d'une bouteille ? Comment faire voler des papillons avec du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique ? Ou comment souffler des bulles de savon cubique ? Vous apprendrez cela et bien d'autres tours pour épater vos amis avec ce classique des expériences physiques de cuisine. Petit renseignement : Tom Tit est né en 1853 à Montville et avait pour nom Arthur Good.



Terreur en Inde et au Canada

LE CHAGRIN ET LA TERREUR
 Clark Blaise et Bharati Mukherjee
 traduit de l'anglais
 par Jean Chapdelaine Gagnon
 Montréal, éd. du Roseau, 1989

JEAN-CLAUDE LECLERC

LE PLUS SANGLANT attentat politique de l'histoire canadienne, l'affaire du Boeing d'Air India, n'a toujours pas été résolu, bien que la Grande-Bretagne vienne d'accepter l'extradition au Canada d'un des principaux suspects.

La lecture que nous en proposons, en excellente traduction, les éditions du Roseau avec *Le Chagrin et la Terreur*, de Clark Blaise et Bharati Mukherjee, est cependant plus qu'une « enquête sur un acte terroriste ». Il s'agit d'un reportage humain et politique tout à fait bouleversant.

Enquête minutieuse sur la mécanique des valises piégées laissées sans passer dans deux avions transcontinentaux. Mais, surtout, témoignage attentif sur la vie déchirée des familles des victimes et sur l'exceptionnelle sympathie humaine qu'elles ont trouvée en Irlande.

L'origine des auteurs (citoyens canadiens : lui est né aux États-Unis, elle en Inde) doublée d'un extraordinaire don d'observation des gens et des cultures donne au livre une qualité d'émotion et de pénétration rare. Ce qui ne veut pas dire que l'enquête soit sans préjugé ni lacune dans l'interprétation des événements.

Ainsi, dans le jugement sévère qu'ils portent sur la sécurité canadienne, les auteurs distinguent mal, par exemple, entre la Gendarmerie

royale (GRC) et le Service de renseignement (SCRS). De même, sur les politiques de l'immigration et du multiculturalisme au Canada qui auraient contribué de façon éloignée à la catastrophe, les auteurs font des observations négatives qui mériteraient davantage de nuances.

Toutefois, sur les réactions du gouvernement canadien, les mesures tragiques prises à l'époque par Indira Gandhi, la naissance du terrorisme khalistanais au Pendjab, les transformations de la diaspora sikh et le choc subi, depuis, par la communauté indienne, sur tous ces phénomènes complexes l'ouvrage fait une analyse qui est à mains égards éclairante, profonde et pertinente.

Car l'ambition politique et le fanatisme religieux n'expliquent qu'en partie les flambées de violence comme celles qui ont mené jusqu'à des massacres de populations civiles. Les bouleversements sociaux et culturels provoqués aussi bien par la pauvreté que par le « développement » font partie de la tragédie qui perdure là-bas et qui pourrait donner lieu à d'autres drames au Canada.

Le mystère de l'attentat demeure, certes, de même que l'ambiguïté des forces qui auraient pu également agir dans l'ombre. Mais la démonstration est convaincante quant à la complexité de la crise qui a éclaté dans la communauté sikh, et qui n'a pas fini d'avoir des retombées en Inde et au Canada.

Le Chagrin et la terreur est donc une lecture obligatoire pour qui veut comprendre les problèmes auxquels peuvent s'attendre les pays aux prises avec des conflits interculturels.

LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!

Santé et Services sociaux Québec

L le plaisir des
Livres

Du passé comme une longue route à l'abandon...

SEULES LES LARMES SERONT COMPTÉES
Hector Bianciotti
Paris, Gallimard, 1988, 365 pages



UNE ROUTE à l'abandon... C'est ainsi que le narrateur recherche et retrouve le temps perdu, dans ce deuxième roman rédigé directement en français par Hector Bianciotti. Qui est argentin d'origine mais d'ascendance italienne, devenu écrivain français et l'un des plus exigeants, des plus scrupuleusement soucieux de la pureté de sa langue apprise, langue maternelle pour nous, qui l'utilisons, hélas ! avec trop de désinvolture, et que tant de nos jeunes romanciers dévoient sans scrupule.

Frère de celui qui assistait, dans *Sans la miséricorde du Christ* (prix Femina 1985), sa « compatriote » Adélaïde Marese, ce narrateur est persuadé « que nous vivons mais nous ne sommes pas » (...) « qu'on nous aimerions laisser une trace, transmettre quelque chose avant que la mort ne nous cueille » ; il s'attache donc au destin d'un couturier, autrefois célèbre, rencontré dans un palace de la Riviera et qu'il suivra attentivement jusqu'à la fin. Ce narrateur est un spectateur privilégié, sans doute, puisque directeur d'un grand hôpital parisien, il justifie pleinement le double sens du verbe « assister » : il fut présent dans la fin de vie de M. Moralès mais il lui porta également aide et secours.

La minutie du traitement romanesque, les longues descriptions, l'at-

tachement presque abusif aux temps du subjonctif, le retour sur les années fastueuses du personnage — avec détour nostalgique et raccordé avec habileté par le romancier sur la patrie argentine — tout cela pourra décourager le lecteur pressé, qu'on a déshabitué de ces tableaux précis et complets d'une société en décadence, en désagrégation.

Mais pour ceux et celles qui croient en l'avenir d'un beau geste, du roman à l'ancienne non pas ra-jeuni — le terme a trop servi — mais renouvelé par un Français d'adoption (chroniqueur littéraire au journal *Le Monde*, après de longues années d'apprentissage du style journalistique au magazine *Le Nouvel Observateur*), *Seules les larmes seront comptées* apparaît comme la récompense d'un hiver peu fertile en découvertes, en heureuses surprises de lecture.

Que raconte ce directeur d'hôpital, après sa villégiature sur la côte d'Azur et la rencontre fortuite du couturier Moralès, de sa soeur, une vieille dame dont le nom seul est promesse d'excentricités : Delalande-Monnier, de la maîtresse elle aussi sur le déclin, au visage lifté sans doute plusieurs fois, de la fille présumée Dolorès et de son amant, musicien raté ironiquement nommé par l'auteur Kuprevicjus ? D'étonnantes aventures, celles du couturier qui, sous un faux nom et une défroque élimée, s'en va « piquer une tête dans l'abjection », rue Saint-Denis, alors quartier chaud de Paris ; un concert entièrement préparé et défrayé, y compris l'organisation de la salle, pour la pauvre Dolorès et son pianiste luciférien ; celles, enfin, de deux étonnants aides soignants, engagés par ce directeur d'hôpital (le narrateur), venus d'Argentine, dont l'un, Nicolas, est manchot et l'autre, Gabriel, masseur aveugle.



L'Argentine une fois de plus, et comment le lui reprocher ? est présente dans ce roman bien français par ses mises en situation. On verra, avec émotion, puisque l'auteur imagine que Moralès lui enseigna l'élégance, Evita Peron, dans l'un des tailleurs cintrés qu'on lui voit dans les photos d'archives, et qui harangue, juchée sur un tracteur, les ouvriers d'une usine de Cordoba. Nicolas y perdit son bras, dans la rue sanglante qui suivit le départ de l'idole dans *Descamisados*.

Le regard tout compte fait très cruel que le narrateur jette sur cette société, où les apparences recourent à la fangeuse réalité, n'exclut pas la tendresse pour les infirmes et les malades car, outre les frères Gabriel et Nicolas, une infirmière au grand coeur, sous un maintien professionnel et compassé, une bistrotière généreuse hantent les pages de ce roman encore une fois lié, par d'adroites jonctions, au monde des petits et des humiliés. Quant au motif déclencheur, celui qui fera du narrateur un administrateur d'hôpital, il est à la fois d'hier et d'aujourd'hui : la mère, qui se meurt, est exhibée par un professeur insensible devant ses étudiants, dans l'amphithéâtre, que, devenu directeur, le fils s'empressera de faire démolir. Scène atroce, d'où la compassion n'est pourtant pas exclue.

Hector Bianciotti n'est pas seulement épris de grands sujets de méditation et, si la maladie, la vieillesse et la mort font cortège aux personnages qu'il a créés, ou recréés, l'ironie, l'humour, mais surtout la grande justesse de la langue font de son second roman une fête incomparable pour lecteurs de romans toujours abonnés, depuis Valéry Larbaud, « à ce vice impuni ».

Cette inconnue venue de l'Est

LES ANONYMES
György Spiro
traduit du hongrois
par Françoise Gal
Paris, Bernard Coutaz, 1988



LA LITTÉRATURE de l'Europe de l'Est a des caractéristiques spécifiques en ce qui a trait à sa symbolique, son refus de la logique cartésienne à la française et le goût de ses romanciers de présenter beaucoup de personnages à la fois, les faire vivre et les faire vibrer. C'est ainsi qu'à l'instar du cinéaste Szabo, hongrois comme lui, György Spiro use dans son roman de ces symboles qui, dans le film *Mefisto*, permettent de transposer dans le microcosme d'un théâtre les destinées du monde. À l'intérieur d'une troupe d'acteurs se fait jour la domination d'une dictature que les bassesses et les lâchetés de chaque individu rendent possible, bien qu'il y a aussi le romantisme qui rachète parfois beaucoup de fautes et d'erreurs. Dès qu'il s'agit d'amour, comme chez un autre cinéaste de l'Europe de l'Est, Polonais celui-là, Andrzej Wajda, le reste perd de l'importance et la passion se transforme en tendresse pour mieux maintenir ensemble des couples dont la séduc-

tion demeure indéniable, peu importe leur âge.

Le titre du roman de György Spiro ne reflète pas du tout son contenu ; bien au contraire, ses héros sont chargés de messages dont aucun ne peut être considéré comme anonyme. L'action se déroule à Varsovie, en 1817. L'épopée napoléonienne est terminée, Napoléon Bonaparte est prisonnier à l'île Sainte-Hélène et les Polonais qui ont combattu à ses côtés sont condamnés à vivre ou à subir la prison et l'exil en Sibérie. Le pays tout entier est rayé de la carte de l'Europe, le tsar annexe une partie de la Pologne, l'autre partie appartient à la Prusse et la troisième à l'Autriche, ou plutôt à cet empire édifé à Vienne, sa capitale, dont fait également partie la Hongrie.

Les Autrichiens respectent les traditions et autorisent une certaine liberté, mais à Varsovie l'usage du polonais est interdit dans les écoles, la censure se déchaîne dans les journaux et dans les maisons d'édition, on contrôle étroitement les théâtres et on s'applique à extirper tout ce qui peut rappeler aux Polonais leur passé et leurs institutions très démocratiques. C'est dans cette atmosphère que Boguslawski, metteur en scène et comédien célèbre, revient de Lwow et commence à se battre pour reprendre son théâtre, ou tout au moins exercer à nouveau un contrôle sur sa programmation.

Dès le début, dès les premières pages, on s'attache à ce personnage et on le suit fidèlement d'une péripétie à l'autre, mais, en cours de route, le mélange de la satire et du drame,

des personnages historiques et imaginaires, devient lassant ou déplacé. Certes, pour le lecteur qui ne connaît pas cette époque, le problème ne se pose pas dans les mêmes termes, mais cela ne change rien au fait que cette confusion de noms agace inutilement. Alexandre Fredro, par exemple, fut un écrivain polonais important dont les comédies sont jouées de nos jours et remportent un vif succès auprès du public. Introduire son nom dans une trame qui n'est pas celle d'un roman historique et lui prêter des propos qui ne correspondent à aucune tradition orale ou écrite, sans être pour autant des citations de ses oeuvres, c'est, dans une certaine mesure, plutôt inadmissible. La même remarque s'applique pour d'autres personnages, dont celui de Niemcewicz, mémorialiste, traducteur, romancier, poète et homme de théâtre qui a vécu à Varsovie de 1757 à 1841 et dont la biographie figure dans les encyclopédies et les dictionnaires, Larousse en tête.

Dans l'ensemble, on ne comprend pas pourquoi le romancier hongrois éprouve le besoin d'appuyer la véracité de son roman, remarquable et parfaitement crédible, par ailleurs, sur des repères tels que les noms des écrivains polonais connus. Plus encore, on se demande s'il est acceptable de les utiliser de cette façon sans présenter, en post-face ou en préface du roman, un index des gens dont il s'agit et du rôle qu'ils ont joué en réalité, par opposition aux héros de fiction qui, eux, n'appartiennent qu'à leur auteur.

Il n'en reste pas moins que, compte tenu de l'intérêt du roman, tout cela est, en fait, négligeable, car *Les Anonymes* est un livre passionnant et György Spiro s'inscrit déjà, malgré les faiblesses de la traduction de Françoise Gal, parmi les romanciers importants qu'on a intérêt à faire connaître en dehors de la Hongrie, son pays natal. Ses descriptions de la décrépitude de la culture, des bâtiments anciens, comme des salles de concert et jusqu'aux parcs qui se détériorent, faute d'intérêt des autorités municipales, soumises et dépendantes des Russes pour le moindre petit détail, sont d'un symbolisme saisissant. On comprend que György Spiro recule dans le temps pour mieux raconter avec humour la période actuelle avec ses bassesses et ses trahisons, ses pénuries et ses actions de la police secrète. À travers son roman, il démontre qu'au théâtre comme dans la vie les scénarios se répètent et que c'est là le drame national polonais, comme celui de la Hongrie et des pays de l'Est en général. D'une guerre à l'autre, d'une insurrection à l'autre, ils ne peuvent que secouer, hélas, les lourdes contraintes de la géopolitique internationale, puis, comme au théâtre, le rideau de fer ou de velours tombe et, à nouveau isolés, ils redevennent d'autant plus incapables de rompre les chaînes...

Grandeur orientale et misère parisienne

LES GRANDS DÉTECTIVES N'ONT PAS FROID AUX YEUX
K. Nishima
Clancier-Quénaud
coll. « 33 », n° 1

LA VICTIME
LE DEMI-SEL
LE BAISER À LA VEUVE
LE FOURGUE
LE GOÛT DU SANG
LE DONNEUR

Six récits d'André Hélène tous parus chez Franval noir

Hercule Poirot et Gokoro Akechi, le héros d'Edogawa Rambo (dont l'éditeur parisien Picquier annonce les prochaines et toutes premières traductions en français) à résoudre un vol de 300 millions de yen demeuré irrésolu. Son plan est simple : se faire soutirer une somme identique par un voleur de son choix, afin que les grands limiers puissent, en résolvant ce méfait, parvenir à découvrir l'auteur du « vrai » vol.

Au fil des pages, des portraits saisissants des grands détectives, une connaissance parfaite de l'oeuvre de leur géniteur littéraire, des piques acides en direction des romans de type Série noire (reléguée ici dans les catacombes du mauvais goût), une trame narrative ténue. Une aventure d'arroseur-arrosé qui cultive le raffinement au plus haut point. Un récit dont se délecteront tous les amateurs de romans d'énigme. A vrai dire, l'empire du Soleil levant compte un romancier plus fort qu'Agatha Christie ! Les vieilles dames et les manoirs anglais en moins, bien sûr !

Autre nouveau venu de l'édition policière, Franval noir, qui réédite la série « Les Compagnies du destin », d'André Hélène, géniteur impérial d'environ 200 ouvrages en quelque 20 ans. Six des 10 volumes de cette fres-

que policière ont déjà paru (à l'origine, Hélène en avait annoncé 12, mais *Monsieur William* et *Les Morts vont vite* n'ont jamais été écrits. Franval reprend, d'ailleurs, les pages de couverture dessinées naguère (1953) par Jef de Wulf pour les éditions Viney, de Lyon.

Ici, l'univers est tout de noir, de poisse et de fatalité vêtue. D'où surgissent des êtres dont les seuls désirs semblent être « de se taire et suivre des rêves confus, arbitraires, faits de toutes choses qu'on a désirées et qu'on obtiendra jamais ou qu'on réalisera jamais, ce qui revient au même ». Et défille le Paris interlope des années 50, avec ses malabars, ses faux-durs, ses belles-gueules, ses michetonnes, ses petites frappes et ses horizontales mal fardées. Une lecture pour nostalgiques de l'après-guerre, de Bibi-la-Purée et du Panama d'avant le ravalement des façades (du ciel ?) imposé par la loi Malraux de 1964.

En Folio noir, trois reprises : *Huit chevaux noirs*, d'Ed McBain ; *La Mare aux diams*, de Charles William, l'auteur qui fit émigrer vers les bayous louisianais le roman noir jusqu'à alors confiné aux seules grandes villes ; et *Meurtre pour mémoire*, qui, en 1984, valu à Didier Daeninckx le Grand Prix de littérature policière.

Carnaval pragois

TENDRE BARBARE
Bohumil Hrabal
Maren Sell, 1988, 139 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

NÉ en 1914 à Brno, en Tchécoslovaquie, Bohumil Hrabal est un des prosateurs les plus importants de la littérature tchèque du 20e siècle. Il est un des très rares — sinon le seul — parmi les écrivains tchèques, depuis le « printemps de Prague », à participer à la production officielle tout en jouant un rôle de premier plan parmi les courants littéraires qui se développent en marge du pouvoir. Relativement peu connue dans le monde francophone, son oeuvre a été traduite jusqu'à maintenant de façon très parcimonieuse. En témoignage ce *Tendre Barbare*, écrit en 1973, publié pour la première fois en français et dont la publication est, d'ailleurs, toujours interdite en Tchécoslovaquie.

Le roman est centré sur la figure de l'artiste Vladimir Boudnik, inventeur de « l'explosionnalisme » et qui se suicida en 1968. Le narrateur — Hrabal lui-même, qui vécut deux ans avec Boudnik, entre 1950 et 1952 — et le philosophe Egon Bondy complètent un trio plutôt rabelaisien pour qui, entre deux séjours à la taverne, la vie se révèle être une suite de coups de théâtre plus spectaculaires les uns que les autres, qui les laissent sans cesse émerveillés.

Tendre Barbare est un long soloque du narrateur qui se remémore les frasques de Boudnik avec un plaisir manifeste, sauf pour la dernière, son suicide, ultime prouesse de l'artiste surréaliste.

Roman anecdotique, décousu même à certains moments, il conserve toute sa cohérence grâce au style de Hrabal qui fait preuve d'une verve truculente, rabelaisienne. Lyrique au plan formel, marqué par un esprit carnavalesque, *Tendre Bar-*

bare relève pourtant en même temps ce que la vie pragoise peut avoir de plus prosaïque. L'humour, très présent, surgit de cette opposition entre le commun et le spectaculaire, le banal et l'extraordinaire.

Le climat devient dans ce roman une métaphore filée qui renvoie à une dimension socio-politique. Le « printemps de Prague » — et ses suites — est omniprésent dans ces pages, sans être mentionné clairement. Vladimir Boudnik ne se définit-il pas lui-même comme « une station météorologique qui a une éponge à recurer la vaisselle à la place du cerveau » ? Il se suicide en 1968. Le climat est à l'orage.

Drôle d'endroit pour des rencontres

CARLINGUE
Eric Nonn
Paris, Julliard, 1988, 172 pages

RÉJANE BOUGÉ

dant qu'il s'acharne à démonter un moteur qui ne tourne plus rond, résolu à y comprendre quelque chose. Entre le « resto » et la route, il y a la bagnole comme lieu de transit.

Dans le troisième roman d'Eric Nonn, les femmes ne sentent pas la poule mais le coiffeur à la semaine et la bagnole est aussi devenue le dernier refuge. Dans cette carlingue vert foncé, on ne décolle pas, cependant, et l'on voit difficilement venir les vagues. Le narrateur y roule pour tromper son ennui. Ce qu'il démonte partiellement ? Les morceaux de l'histoire, de toutes les histoires,

d'amour en particulier, celles qui font le plus mal, celles qui s'emparent de votre vie en ne vous laissant plus respirer : « C'est agaçant quand même que cela commence toujours par une oppression physique. » Ces histoires, il faut donc les oublier jusqu'au moment où l'on se sent bien qu'on a plus les forces que pour une seule histoire, et parfois, c'est seulement la sienne ». Entre-temps, il faut se méfier de toutes les anecdotes et s'inventer des dialogues avec la carlingue, faire résonner les paroles contre son métal froid.

Le début du récit laisse présager

le pire : une pâle copie d'histoires déjà déconstruites de cette manière avec, en prime, le thème plutôt redondant de l'errance. Puis, peu à peu, une voix se distingue, un rythme s'installe et l'on se prend à apprécier l'atmosphère de ces petits matins glauques dans les contre-allées d'un Paris gardé un peu flou. Eric Nonn a tissé cette prose poétique dans des éléments narratifs pas spécialement neufs mais efficaces. Son narrateur a bien raison : les histoires qu'on lit ne sont jamais nouvelles, elles ont même déjà été lues. Encore faut-il les écrire.

Louise Cousteau
éditrice

L'ÉTONNANT DOSSIER DE LA PLACE DES ARTS 1956-1967
Fort peu d'auteurs ont eu comme Laurent Duval la patience de s'attacher avec un tel souci documentaire à retracer le chemin d'un rêve fait de béton, borné d'au-dessus de réussites, d'échecs, d'espoirs, de contradictions et de conflits, de procès d'intentions.
427 pages 32,95\$

LES 32 SONATES POUR PIANO JOURNAL INTIME DE BEETHOVEN
Paul Loyonnet
L'auteur analyse chacune des 32 sonates de Beethoven, nombreux exemples musicaux, liens importants n'avaient été écrits sur Beethoven.
522 pages 34,95\$

PENSÉES DE MUSICIENS
Michel Savignac préface Paul Loyonnet
Citations de grands musiciens et compositeurs sur des cantaires de sujets. Livre de référence, index détaillé. Bibliographie imposante. Livre indispensable pour savoir qui a dit quoi, et le citer.
240 pages 29,95\$

LE GESTE MUSICIEN
Jean-François Sénat préface Joël Marie Fauguet
Un précis sur la direction d'orchestre et de chœur, nombreux schémas.
104 pages 14,95\$

GLENN GOULD, PLURIEL
Sous la direction de Ghislaine Guertin préface Yehudi Menuhin
Par la diversité de ces textes, l'ouvrage permettra au lecteur de découvrir, au-delà de la mythologie du virtuose, la fécondité, l'originalité et l'unité de la pensée de ce musicien canadien mondialement connu.
280 pages 29,95\$

LES 24 ÉTUDES DE CHOPIN
Monique Deschaussées
Après avoir évoqué le climat poétique de chaque étude, Monique Deschaussées analyse tous les problèmes physiques inhérents à l'écriture de Chopin.
162 pages 29,95\$

Tous nos livres sont en vente chez votre ami-e libraire
Distributions: Courteau-Migneault Inc. (514) 272-1160

LE LIVRE DES RUPTURES
ANNE-MARIE ALONZO
136 p. — 14,95\$

l'HEXAGONE • POÉSIE

ANNE-MARIE ALONZO
LE LIVRE DES RUPTURES

Livre des ruptures et du déchirement, ce recueil raconte les souffrances de celle qui aime pour le pire et pour le meilleur : la haine et l'amour, la douleur et le bonheur, la distance et la proximité, le désespoir et la sérénité.

Entre prose et poème, confidences et réflexions, le *Livre des ruptures* jette un regard triste et meurtri sur la séparation et la différence. Il traduit aussi ces ruptures profondes que constituent l'exil et la fragmentation du temps.

POÉSIE

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

GUY DUCHARME
CHEMINS VACANTS

Chemins vacants dit l'errance, l'amour et la contemplation. Mais si les « chemins » sont ici une ouverture pour la réflexion et la rêverie, ils appellent moins un départ qu'un retour. On ne quitte vraiment aucun lieu et le monde est un jeu d'équilibre troublant, dont on est le centre et non le spectateur.

Dans ce premier livre, Guy Ducharme affirme déjà une sûreté étonnante dans l'écriture. Ses poèmes, courts, denses, ont l'éclat de la passion de l'être qui s'obstine à avancer malgré les obstacles.

97 p. — 12,95\$

POÉSIE

CHEMINS VACANTS
GUY DUCHARME

l'HEXAGONE • POÉSIE

Livres le plaisir des

Le canular dépasse la fiction

LE CANULAR est une mystification, de préférence d'étudiants. Le mot fut inventé en 1895, nous apprend le Robert (mais c'est peut-être un canular) à l'école normale de la rue d'Ulm, sans doute par un Normalien facétieux; sûrement pas par Péguy ou Lucien Herr, ces deux inimitables auteurs de paraplumes. En 1948, on s'y souvenait encore des canulars de Sartre, qui se faisaient la main et dont toute l'oeuvre pourrait être décortiquée sous son aspect canularique. Son canular le plus réussi

sage, propre, d'une grande beauté et troublante. Est-ce la présence en souvenir de Zwingle et de Lavater? De Goethe qui y cicalait nuitamment enveloppé dans une vaste cape, ainsi masqué hantant jardins et lieux publics? Toujours est-il que Zurich, Zurich, par le cynisme de ses banques et la richesse de ses bibliothèques et de son enseignement, attire les hommes du monde qui peuvent se permettre d'y vivre de leurs rentes. Or, en 1916-1917, trois hommes s'y trouvaient, qui ont agi sur notre temps: James Joyce, qui a, me dit-on, révolutionné la prose anglaise, Tristan Tzara, le père, sinon l'inventeur de Dada; Oulianov, dit Lénine, enfin, révolutionnaire russe et créateur de l'univers concentrationnaire. La police zurichoise n'avait cure de Joyce (peut-être le plus subversif des trois compères); elle croyait que Lénine travaillait sagement dans les bibliothèques; elle surveillait le dangereux agitateur Tzara, qui, par ses soirées délirantes et ses propos anarchistes, défrayait la chronique de la ville. Ou peut-être ignorait-elle Lénine parce qu'elle devinait en lui un extraordinaire complice qui pousserait l'art argousin jusqu'à ses dernières limites, emprisonner un peuple immense, le décerveler et, rêve fabuleux, mettre un jour tout l'univers derrière les barreaux. Les subconscients collectifs ont parfois de ces prémonitions. Lénine et Tzara étaient voisins. Ils se connurent, échangèrent des idées. Les rencontres étaient facilitées par le fait que Kroupskaia faisait du neuf à cinq au service d'une organisation d'émigrés. Lénine, en principe, hantait les bibliothèques. En réalité, pilier de cabaret, adepte du travesti et des pseudonymes (cousin germain, en ceci de Kierkegaard) il fréquentait les estamets et « échangeait des idées » avec Tzara. Du reste, c'était les mêmes, réduire l'humanité en capitotades, instaurer la dictature de l'absurde, transformer les mots en sorte qu'ils perdent tout sens, pour tout dire, mettre au monde un homme nouveau. Lénine, sous la plume de M. Dominique Noguez, se transforme en fondateur de Dada. Sa politique, devenu dictateur de toutes les Russies, aura consisté à faire passer dans les actes le trésor de sagesse du Père Ubu (et surtout de la mère Ubu) et de trucidier le plus de Russes possible, de mentir sans vergogne, en somme, d'être le parfait dada.

On se marre d'un bout à l'autre de *Lénine dada*. Mais on se marre la gorge serrée. Pourquoi? Parce que cela aurait pu être vrai. Parce que cela pourrait être vrai. Parce que des millions d'êtres sont morts, dans d'atroces souffrances, au cours du siècle, afin que Lénine et son double Staline puissent jouer à la perfection leurs rôles de monstres dada. C'est là que le canular blesse. Un canular n'est jamais entièrement inventé. Il tient de la fable. Il relève de l'imagination vraie. C'est un paradoxe. La vérité y est sous-jacente et qui sait lire a du mal à l'éviter dans ses prolongements. Bien sûr, M. Dominique Noguez joue avec l'interprétation des faits, mais non pas avec les événements. Il se trouve dans la situation d'un auteur de conte fantastique, qui fera résider la terreur non pas dans les faits eux-mêmes, qui doivent rester plausibles, mais dans leur agencement. L'artiste domine son oeuvre, l'oeil aux aguets. Il avance à pas de loup. Il vous dira qu'au cours d'une soirée dada au café Voltaire, des Russes inconnus, un homme et une femme, ont chanté et dansé. Il est certain que ce couple d'artistes amateurs aurait pu être Lénine et Kroupskaia. De là à décrire la scène comme s'il en avait été le témoin, il n'y a, dans l'esprit canularique de M. Dominique Noguez, qu'un pas, franchi à la vitesse du son. Et puis, cela est acquis, Lénine a inventé dada, qui veut dire en russe, oui oui. A partir du moment où Lénine a inventé le mot, il s'approprie la chose. Le reste coule, si on peut dire, de source. Et comme, dans la logique souterraine de l'histoire, les séquences successives se tiennent d'autant plus que l'elles sont plus absurdes, on finit par se dire qu'il est dommage que cela ne soit pas vrai, ensuite que cela est par trop dommage et, enfin, on le croit un tout petit peu, pour le plaisir d'entrer dans le jeu. Demain, on ouvrira le journal et de nouvelles révélations sur la cruauté de Lénine paraîtront; on se posera, de nouveau, des questions, tant la cohérence de l'argumentation de *Lénine dada* saute aux yeux. Le canular dépasse la fiction puisqu'il peut remplacer la réalité.

dadaïstes était d'instaurer le règne de la cruauté dans le monde. Ils n'ont jamais eu les moyens de le faire, mais ce n'est pas l'intention qui leur a manqué. Les citations de M. Dominique Noguez valent leur pesant d'or. Tzara, Ribemont-Dessaignes, tous rêvent à la fourfrance des autres. Avez-vous vu *Le sang d'un poète* ou *Le chien andalou*? Tout Dada est là, avec son esthétisme de la douleur, son besoin de provocation, son sens tragique et absurde de la vie, son nihilisme. La politique de Lénine relève de la même esthétique. On se dit, en lisant *Lénine dada* que, par-delà la mystification, il y a, dans le grotesque de la situation, une vérité profonde. C'est peut-être la suivante. Dans leur délire prophétique, Tzara et ses amis ont décrit la société qui nous attend, ou plutôt qui nous attendait peut-être. Dada et Communisme, l'endroit et l'envers de la même réalité, osent le dire, satanique. Dada a plongé dans l'oeil de Satan et y a vu l'avenir. Mais, comme tout ce qui touche à Satan est mensonge, il n'a perçu qu'une partie de la réalité. Il a vu les triomphes de Lénine et de Staline, ces frères siamois de l'horreur, il n'aura pas assisté à l'effondrement du monstre. En sorte que le jeu dadaïste de l'horreur se définit par son contraire, qui est l'écrasement du dragon. Mais dada répliquera que non est dada, plus on est contre dada. Impossible donc de sortir du cercle magique de la contradiction. Et, pendant ce temps, des millions d'hommes et de femmes périssent, sous prétexte que Lénine a cédé un soir à son penchant pour les bars louches et a rencontré Tristan Tzara. Et le sourire? Il est secret et impitoyable, comme seront les sourires des fils naturels de dada, les surréalistes. Aragon sera passé par là, lui qui, après la guerre, s'en est donné à coeur joie dans les proscriptions. Le sang qui coule d'une victime se répand parfois sur le sol en forme d'entrelacs qui deviennent un delta sur lequel on peut longuement rêver. Tel est ce livre. M. Dominique Noguez a vécu à Montréal. Peut-on en conclure qu'il y a là une trace d'esprit montréalais, fait d'humour noir et de délicat je-m'en-foutisme?

LÉNINE DADA
Dominique Noguez
Éditions Robert Laffont, Paris, 1989



Jean **EIHIER-BLAIS**

▲ Les carnets

et le plus prodigieux s'appelle, on l'aura deviné, Simone de Beauvoir et il l'a joué et rejoué, sur une scène de plus en plus vaste, jusqu'à l'apothéose finale, qui vit l'illustre Castor emporté par les remous d'une foule merveilleusement obscène dans son vertige et ses lamentations. Nouvelle Kroupskaia, S. de Beauvoir ne brillait pas par le sens de l'humour. Mais elle sentit que quelq'un s'était moqué d'elle. Et elle écrit *La cérémonie des adieux*, livre qui rendrait Sartre presque sympathique, si cela était possible. Le nom de Kroupskaia est venu vers moi, de façon presque automatique. Elle fut, comme chacun sait, la compagne et la femme d'Oulianov, dit Lénine. Or, ce Lénine est au centre du livre de M. Dominique Noguez: *Lénine dada* (Éditions Robert Laffont, Paris, 1989). Lénine partage avec Marx la singularité d'être l'auteur le plus cité et le moins lu qui soit. C'est déjà un canular. Sa personnalité de pète-sec universel se voulait indéchiffrable. Il n'y avait en lui, relevant de l'homme, qu'un certain sourire. Et, dans *Lénine dada*, c'est ce sourire qui le perdra. Voyons les choses de plus près. Zurich est une ville

Atlas pour un monde en changement

ATLAS GÉOSTRATÉGIQUE

Jean Touscoz, Éditions Larousse, Paris, 1988, 320 pages

ATLAS POLITIQUE DU XX^e SIÈCLE

Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, Éditions du Seuil, Paris, 1988, 212 pages.

ATLAS GÉOPOLITIQUE

Alexandre de Marenches, Éditions Stock, Paris 1988, 218 pages

JOCELYN COULON

QUOI DE MIEUX que de se référer à un atlas pour comprendre le monde qui nous entoure et qui change de façon si rapide. À l'aube du XXI^e siècle, la complexité croissante des problèmes politiques, économiques, militaires, culturels et sociaux s'accroît sans que nous en saissions toutes les implications. Ces trois atlas combinent, à des degrés différents, l'intérêt du lecteur pour une information éclairée.

Chaque jour, l'actualité internationale nous impose son rythme infernal de problèmes: certains permanents, que nous avons déjà apprivoisés; d'autres, nouveaux, qu'il faut tenter de comprendre et d'assimiler. Le conflit Est-Ouest, les guerres civiles en Amérique centrale ou en

Afrique australe, la pouidière qu'est le Proche-Orient, tout cela nous est familier. Mais depuis quelques temps, d'autres pays, régions ou enjeux attirent notre attention. Les révoltes ethniques en Union soviétique, en Yougoslavie ou en Chine, la dette du tiers monde, les armes chimiques ou spatiales, l'importance des mines stratégiques, le fanatisme religieux, etc., sont aussi devenus notre lot quotidien.

Les quatre spécialistes qui signent ces atlas abordent, chacun à leur manière, certains ou tous les aspects de la vie internationale. Il y a évidemment des lacunes, des erreurs et des défauts dans ces livres, mais ils se complètent très bien et le lecteur serait avisé d'en acheter deux plutôt qu'un. Ces trois bouquins tracent un portrait assez semblable de la planète: démographie, pollution, frontières, évolutions géographiques et politiques, ressources naturelles, et, même, maladies. Ils ne diffèrent que dans l'emphase qu'ils donnent à certains problèmes plutôt qu'à d'autres. Jean Touscoz préfère l'approche juridique et diplomatique alors qu'Alexandre de Marenches, un vieux routier des services secrets français, donne des leçons de stratégie, d'économie et d'histoire. Chaliand et Rageau, dont le premier bouquin, Atlas stratégique, avait connu un vif

succès en 1983, suscitent, dans celui-ci, une vision dynamique et globale du monde où l'histoire et la géographie sont très présentes.

Ma préférence va à l'ouvrage de Touscoz que j'estime le plus clair et le plus instructif. Sa présentation de chaque problème se fait sur deux ou quatre pages, accompagnée d'une carte. Les explications sont concises, les références abondantes et le livre est enrichi des principaux traités et accords internationaux ainsi que d'un index, indispensable dans ce genre de publication. La qualité de l'ouvrage de de Marenches vient de la connaissance encyclopédique et statistique de l'auteur. Les cartes et les graphiques sont nombreux et le texte est criblé de chiffres et de dates. Rien de lourd, bien au contraire. Toutefois il y a des carences. Ainsi, sa projection de l'Arctique comme enjeu stratégique ne renseigne guère, alors que celle de Touscoz est extrêmement précise.

Le bouquin de Chaliand et Rageau excelle dans la présentation graphique des évolutions géographiques d'un conflit ou d'un empire. Le lecteur appréciera les nombreuses cartes sur la guerre du Vietnam, la transformation de l'Europe orientale, de l'Afrique ou de la Chine, dont « la quête de modernité » est décrite en 18 cartes.

◆ Inédit

tourment au gris acier. Il croit voir des rayons lumineux sortir de ses orbites. Elle s'est dressée, la tête haute, le menton relevé, droite et fière, prête à contrer l'attaque.

Elle pourrait être comique avec sa robe à panneaux de mousseline superposés, tombant en pointes et de couleurs distinctes: mauve, gris perle, pêche, avec une crevée sang de boeuf (sang de dragon, pense Leroy) qui perce aux moindres mouvements. Rouge, extrémité du spectre visible, se dit-il.

◆ Héritage

rue principale sur laquelle étaient situés nos bâtiments. Heureusement, on avait déménagé une partie de nos installations à cause de l'expansion de l'imprimerie.

C'est à ce moment de reconstruction que Jacques Payette délaisse les papeteries, qui s'étaient multipliées sur la Rive Sud, pour se consacrer à l'imprimerie que son père lui légua. « Presque en même temps, soit en 1968, les éditions Héritage, qui venaient d'être fondées par trois entrepreneurs et dont on imprimait les livres, m'ont demandé de prendre en charge l'entreprise. »

Rapidement, c'est le succès avec la publication de livres pour enfants, dont la célèbre série de *Bobino* et *Bobinette* qui s'est vendue à près d'un demi-million d'exemplaires. « Au départ, je voulais prendre une place nouvelle dans l'édition. Le domaine scolaire était occupé par le clergé et il y avait plusieurs éditeurs dans le domaine adulte. Le succès de Bobino nous a propulsés et on a continué dans le même secteur en publiant *La Souris verte*, *Piccolo*, *Nic et Pic en ballon*, des casse-tête du pirate Maboule, etc. » Parallèlement à cette activité, l'imprimerie continuait de s'agrandir. On y imprimait des livres d'autres éditeurs, telles les éditions du Jour et Leméac, par exemple.

En 1971, on déménage la maison d'édition et l'imprimerie à Saint-Lambert et on agrandit les locaux dès 1973.

En 1978, Jacques Payette décide d'éditer des livres pratiques pour adultes. « On parlait beaucoup, pen-

dant ces années, de la dénatalité au Québec. Je voyais le marché se restreindre et je voulais étendre notre éventail de publications. Nous nous sommes donc lancés dans le livre pour les adultes en publiant d'abord quelques biographies, celles de Hank Aaron et Rosanne Laflamme, par exemple, des livres sur le hockey, etc. Un de nos grands succès, dans la publication pour les adultes, demeure *L'encyclopédie illustrée de la cuisine au four à micro-ondes* de Jehane Benoit. Mais les livres pour enfants représentent encore 75% de notre production. »

La collection « Pour lire avec toi », qui apparaît en 1977, constitue le fer de lance de l'entreprise. Le premier volume de la collection, *Emilie, la baignoire à pattes*, de Bernadette Renaud, qui avait remporté le prix de littérature-jeunesse 1976 sur manuscrit, s'est vendu, au cours des ans, à quelque 50,000 exemplaires. D'autres collections procurent une stabilité à Héritage: « Brindille », « Libellule », « Je sais lire », « C'est quoi », etc.

Une des particularités de la maison d'édition est qu'elle assure elle-même la diffusion et la distribution de ses ouvrages. Elle négocie également l'achat et la vente de droits avec plusieurs pays. Elle a vendu les droits des magazines *Hibou* et *Coulicou* en France, il y a deux ans. Ce qui constituait une première percée de magazines québécois sur le marché français.

« Actuellement, une de mes priorités est d'établir un pont commercial et culturel avec le Canada anglais en distribuant des livres d'auteurs québécois en anglais, explique Jacques Payette. C'est ainsi qu'on a conclu une entente de coédition avec la Courte Échelle et les éditions Marcel Broquet pour distribuer quelques-unes de leurs oeuvres en anglais. » Cette volonté d'expansion entraîne le président à étendre ses propos au niveau politique. « Le libre-échange est une aubaine bien que, pour nous, ça ne change rien. Les Québécois ont toujours eu l'esprit d'entreprise et aiment relever des défis. C'est l'occasion en or. »

Une illustration de ce tempérament entrepreneurial est donnée par la publication du 16^e numéro du maga-

zine *J'aime lire*, intitulé « Une lettre dans la tempête », de Cécile Gagnon, qui sera traduit et distribué en Espagne et en Chine.

D'après Jacques Payette, l'édition de livres jeunesse est trois fois plus difficile que celle du livre adulte. « D'abord, on a l'habitude de laisser de côté les livres pour la jeunesse. Les médias n'en parlent pas vraiment et les libraires ont tendance à les placer au fond de leur librairie. Ce sont les *best-sellers* qui prennent toute la place et qui rapportent le plus. Ensuite, il faut mettre de la couleur et des illustrations en plus de bien calibrer le texte pour les enfants. Les exigences sont très hautes. Les livres doivent également être plus résistants. Mais il y a aussi des avantages dans le livre jeunesse. Un tel livre a une moyenne de vie de trois ans, contrairement aux six mois d'un livre pour adultes. »

À cet égard, on peut compter encore longtemps sur les éditions Héritage, tant ici qu'à l'étranger. Sur-tout que Jacques Payette lorgne déjà les États-Unis.

◆ Versets

islamique pour comprendre le ton blasphématoire du roman de Rushdie et la colère d'un milliard de fidèles — qu'ils soient sincères ou ne fassent que le prétendre. Le blasphème (parler contre) est un crime contre Dieu et, en fait, le crime le plus grave qu'il soit possible de commettre.

Cependant, des théologiens aussi réputés que Safran (Harvard) et el Din (Le Caire) sont contre la peine de mort, « incompatible avec l'esprit du Coran », ouvrage de mansuétude. L'outrage est grave, mais ne justifie pas la hargne de la Jihad (la guerre sainte) au Pakistan, remettant indirectement en question la direction libérale du pays de Mme Buttho. Et encore moins l'appel au meurtre de l'intransigeant Ayatollah Khomeiny qui, en terrorisant le monde (y compris les musulmans), incite à la haine envers l'islam et ses adhérents.

L'Ayatollah, qui voudrait bien, par ce coup d'éclat, prendre la direction spirituelle et politique des quelque cent sectes qui fractionnent l'islam — et dont plusieurs lui contestent le titre de musulman, puisque les Chittes sont « schismatiques », doit s'en rendre compte: le fanatisme fait plus de tort à l'islam qu'un livre mal vendu et passé presque inaperçu depuis près d'un an...

◆ Collectionneurs

vre, *Le Balai*, de l'abbé Henri-Joseph Du Laurens (1765)? Oh, c'est une édition rare qui n'est pas mentionnée par les bibliographes. Cette imitation de la pucelle d'Orléans fut mise à l'index en 1825. Au verso du titre, on peut remarquer un ex-libris de Robert de Billy, un ami de Marcel Proust. « On ne peut que s'incliner devant un tel savoir, bien qu'on ait voulu s'élever dans la connaissance. »

Et si l'on veut revenir sur le sujet et qu'on pose la question fatale: « Le Divin Marquis, que vous tenez si fermement entre vos mains, pensez-vous qu'il était obsédé et cinglé? Pas du tout, répondent en choeur les demoiselles. Il essayait simplement de mettre en acte la critique de la raison pure par tous les moyens disponibles. Comme le disait le révérend Klossovski, il poussait à sa limite le concept dans ses derniers retranchements... Lacan parlait justement de... » Une profonde respiration et tous les fantasmes du visiteur s'évanouissent avant la sortie, bien qu'il ait vu plusieurs des plus beaux « bijoux indiscrets » de la famille des lettres...

La librairie de François Côté, grand maître de cérémonie, qui se tient bien droit dans son anstre, est vraiment un lieu à visiter et à découvrir (sans jeu de mots) en ce moment.

Ne manquez pas

LE 23 MARS

RELIGION

CAHIER SPÉCIAL

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 10 MARS
RÉSERVATIONS (514) 842 9645

LE DEVOIR

Voulez-vous le savoir?

Maîtrise en études littéraires

Privilegiant le domaine québécois, le programme de maîtrise a été préparé en vue de permettre à l'étudiant de se spécialiser, d'affiner ses méthodes de travail et son regard sur la théorie et les textes littéraires.

Le programme de maîtrise offre aux étudiants deux orientations distinctes. Une première orientation vise la formation de **chercheur**; la seconde, la **création**. La maîtrise en études littéraires prépare l'accès au doctorat en sémiologie et à un doctorat en études littéraires.

Conditions d'admission:

Le candidat doit être titulaire d'un baccalauréat ou l'équivalent en littérature, obtenu avec une moyenne cumulative d'au moins 3.0 ou l'équivalent; ou posséder les connaissances requises, une formation appropriée et une expérience jugée pertinente.

Le candidat doit posséder une connaissance suffisante de la langue anglaise.

Renseignements:

M. Noël Audet, directeur du programme de maîtrise en études littéraires, département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succursale A, Montréal (Québec) H3C 3P8. Téléphone: (514) 282 3596.

Université du Québec à Montréal

UQAM

Le savoir universitaire, une valeur sûre!